

RESSOURCES PÉDAGOGIQUES COMMUNES

HISTORIAL DE LA GRANDE GUERRE DE PÉRONNE

MÉMORIAL DE VERDUN

ANNÉE SCOLAIRE 2020-2021



L'EXPERIENCE COMBATTANTE DANS LES BATAILLES DE VERDUN ET DE LA SOMME

HISTORIAL
H de la
Grande Guerre
Péronne - Thiepval | Somme

**MÉMORIAL
DE VERDUN
CHAMP DE
BATAILLE**

Après avoir évoqué les préparatifs des batailles de Verdun et de la Somme, les services éducatifs du Mémorial de Verdun et de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne vous proposent un second volet : ***L'expérience combattante durant les batailles de Verdun et de la Somme.***

Le partenariat entre les enseignants de ces deux structures culturelles, né il y a quatre ans, a pour objectif de produire cinq dossiers thématiques en lien les batailles de Verdun et de la Somme, batailles hautement emblématiques de la Première Guerre mondiale dont le sort était étroitement lié, chronologiquement et stratégiquement.

Chaque dossier comporte deux ensembles :

- une mise à jour scientifique sur la thématique abordée à destination des enseignants ;
- des documents (textes, illustrations, cartes...) exploitables en classe, de l'école primaire au lycée.

Ces documents peuvent être téléchargés sur les sites internet respectifs des deux musées.

Bonne lecture !

Les équipes des services éducatifs du Mémorial de Verdun
et de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne

Les batailles de Verdun et de la Somme, liées chronologiquement et stratégiquement, présentent de nombreux points communs dans leur déroulement. Chacune présente cependant des spécificités propres.

Avant de développer plus en détail ce que furent ces deux offensives, le tableau ci-dessous en donne un premier aperçu :

POINTS COMMUNS	DIFFÉRENCES	
	Verdun	Somme
> Expérience au front traumatisante (conditions de vie des soldats)	> Pays engagés : Bataille binationale : France (et empire colonial) / Allemagne → p. 7 à 10	Bataille mondiale : France et Royaume-Uni (et leurs empires coloniaux + <i>Dominions</i> pour le Royaume-Uni) / Allemagne → p. 48
> Bataille de matériel (guerre industrielle, batailles d'artillerie, utilisation d'armements modernes à grande échelle, rôle important de l'aviation) = guerre d'usure	> Superficie du champ de bataille : Environ 200 km ² → p. 15 à 16 et 23	Environ 700 km ² → p. 44
> Gros effectifs - La Somme : 4 millions d'hommes en tout - Verdun : 1,2 million d'Allemands et 1,1 million de Français	> Configuration du terrain : Terrain escarpé, raviné → p. 14 et 34 à 38	Plateau vallonné
> Bataille de longue durée : - Verdun : 10 mois - La Somme : 5 mois	> Typologie des combats : Petits groupes (200 hommes) → p. 17 à 19, 25 et 39	Formations importantes (1.000 hommes) → p. 44 à 45
> Fortes pertes (tués, blessés et prisonniers) : - La Somme : 1,1 million - Verdun : 700.000	> Degré d'intensité de l'artillerie : Tirs quasi-permanents = absence de réseaux de tranchées continus → p. 14 à 15, 24 et 38	Barrages intenses pour préparer les attaques = réseaux de tranchées plus organisés → p. 44 et 49
> Destructons massives (paysages ruraux mais aussi urbains dans une moindre mesure, infrastructures, habitat...)	> Lieux de fixation des combats : Forts (Douaumont, Vaux...), autres éléments de fortification (retranchements, abris, batteries), hauteurs (collines, lignes de crêtes ...) → p. 18 et 29, 40 à 41	Positions allemandes fortifiées (villages, fermes), hauteurs (collines, lignes de crêtes ...) → p. 46 à 47
> Deux offensives qui se soldent par un échec	> Nature des blessures : 85% par l'artillerie / 6% par les fusils et les mitrailleuses → p. 15, 28 et 41	70% par l'artillerie / 25% par les fusils et les mitrailleuses → p. 71
	> Armements modernes : Utilisation plus grande des gaz et des lance-flammes → p. 20 à 21, et 27	Première utilisation des tanks → p. 49
	> Évolution de la ligne de front : Front plus statique : le terrain conquis par les Allemands est repris presque en totalité par les Français → p. 7 à 10, et 33	Progression lente mais continue des Alliés (pour une avancée maximale d'une dizaine de kilomètres) → p. 46-47

VERDUN



Soldats allemands au bois des Corbeaux, Mort-Homme, printemps 1916.
© Mémorial de Verdun



**MÉMORIAL
DE VERDUN
CHAMP DE
BATAILLE**

SOMMAIRE

L'expérience combattante pendant la bataille de Verdun

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE	7
I. La chronologie de la bataille de Verdun	7
A. Le succès allemand des premiers jours	7
B. L'attaque méthodique sur les deux rives de la Meuse (mars-avril 1916)	8
C. Face à l'impasse, l'usure... (mai-début juin 1916)	8
D. Les derniers grands assauts allemands (23 juin-11 et 12 juillet 1916)	9
E. La reconquête des forts de Douaumont et de Vaux et la fin de la bataille (24 octobre-18 décembre 1916)	9
II. L'expérience combattante	10
A. Le même enfer mais une présence différente entre soldats allemands et français	10
a) Du côté allemand	10
b) Du côté français	11
c) Les avantages et les inconvénients des systèmes d'occupation du front mis en place par les Allemands et les Français	11
B. La montée en ligne	12
C. Les conditions de vie en ligne	14
a) Le règne de l'artillerie	14
b) Dans le champ clos des morts	15
c) L'occupation des positions	16
1. Une alternance entre positions de première ligne et positions en réserve	16
2. Survivre au quotidien	16
D. La configuration de la lutte	17
a) Un combat de petits groupes d'hommes	17
b) Le rôle des forts dans la bataille	18
c) Des engagements de tailles différentes	18
E. La sortie de la zone de mort	19

a) La relève	19
b) La blessure	19
c) La capture	20
F. Des armements modernes utilisés dans la lutte	20
a) Les gaz de combats	20
b) Les lance-flammes	21
c) L'aviation	21
III. Bibliographie	22
DOCUMENTS EXPLOITABLES POUR LA CLASSE	23
I. Les témoignages	23
II. Cartographie	33
III. Iconographie	34

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE

I. La chronologie de la bataille de Verdun

A. Le succès allemand des premiers jours :

Le **21 février 1916**, à 7h15, un déluge de feu, appelé *Trommelfeuer* par les Allemands, s'abat sur les tranchées françaises du village de Malancourt jusqu'à la plaine de la Woëvre ainsi que sur la ville de Verdun. Sur la rive droite, sur une profondeur de 5 km, les positions françaises sont littéralement retournées. Les bois d'Haumont, des Caures, de Ville et l'Herbebois sont dévastés. Les arbres sont arrachés, volent en l'air sous les coups des plus gros obus. Les boyaux, les tranchées sont pulvérisés. Les forts reçoivent leur lot de lourds obus. A 16h, le tir cesse enfin. Un million d'obus (estimation haute) a été tiré dans la journée. Le vacarme et le martèlement du sol ont été tels que le général Passaga dit avoir senti les vibrations du bombardement depuis son PC dans les Vosges situé à 160 km !

Les troupes d'assaut allemandes des 7^e Corps de Réserve, 18^e Corps et 3^e Corps s'élancent dans les forêts dévastées. S'ils s'emparent du bois d'Haumont, ailleurs ils sont stupéfaits de constater que tous les défenseurs n'ont pas été tués ou blessés par les « orages d'acier ». Si certains se rendent, d'autres au contraire vendent chèrement leur peau malgré l'écrasante infériorité numérique. Ainsi des chasseurs issus des 59^e et 56^e BCP commandés par le lieutenant-Colonel Driant défendent-ils avec acharnement leurs positions. Plus à l'est, les hommes du 164^e RI et du 243^e RI s'accrochent à leurs tranchées bouleversées. Les 22 et 23 février, ayant relancé leur attaque, les Allemands finissent par percer le front français en ayant réussi à conquérir le Bois des Caures (22 février) où le lieutenant-colonel Driant trouve la mort et l'Herbebois. Des 1 200 chasseurs de Driant, seule une centaine échappe à la mort ou à la captivité. Le front français est percé. Le 24 février, les villages de **Samogneux, Beaumont et Ornes** sont conquis par les hommes de la 5^e Armée allemande. Les première et deuxième positions de défense françaises ont été totalement conquises.

Le **25 février**, le 24^e Régiment d'Infanterie allemand, pris sous son propre barrage d'artillerie, joue son va-tout en s'élançant à la conquête du **fort de Douaumont**, l'ouvrage le plus important dans la défense de Verdun au nord-est. Non défendu par sa petite garnison d'une cinquantaine d'hommes chargée de son entretien et qui pensait l'ennemi bien plus loin, il tombe comme un fruit mûr dans les mains allemandes : « Douaumont ist gefangen ! ».

La hauteur sur laquelle a été construit l'ouvrage donne des points de vue remarquables sur tous les environs. De plus, sa carapace bétonnée peut mettre à l'abri d'importants effectifs. La reconquête du fort va être l'obsession de l'état-major français. Mais pour l'instant, sa priorité est de stopper les Allemands. En six jours de bataille, les Français ont perdu **21 000 hommes soit 50% des effectifs engagés**. Les Allemands ont progressé à certains endroits de plus de 8 km !

Le lendemain, le **général Pétain** est nommé à la tête de la II^e Armée chargée de défendre Verdun. Malgré la situation difficile, ses consignes sont de continuer à assurer la défense de la ville sur la rive droite. A cette fin, il met en place un système de « noria » afin d'engager au fur et à mesure les divisions en réserve dont il dispose et celles que Joffre veut bien lui accorder, au compte-goutte. Ces unités montent en ligne par l'artère vitale du champ de bataille : la route Bar-le-Duc-Verdun, bientôt baptisée « **Voie Sacrée** ».

Dans les jours qui suivent, la défense française se rétablit. Verdun ne tombera pas.

La bataille diminue en intensité car les Allemands ont consommé énormément de projectiles. Il faut non seulement compléter les stocks mais également avancer les pièces d'artillerie avec la progression effectuée. En outre les pertes ont été également très élevées dans les rangs allemands : **25 000 hommes ont été tués, blessés ou portés disparus du 21 au 29 février 1916 !**

A la fin du mois, Falkenhayn est surpris par l'absence de réaction française et britannique sur les autres parties du front. Joffre, malgré la formidable attaque sur Verdun, maintient son cap en conservant un maximum de troupes en réserve et les matériels en artillerie les plus récents pour son offensive sur la Somme. Cette attitude incite Falkenhayn, poussé par les succès initiaux de l'attaque, à reprendre la progression contre la ville, profitant de la supériorité en artillerie de son armée.

B. L'attaque méthodique sur les deux rives de la Meuse (mars-avril 1916) :

La reprise de l'offensive passe par les **deux rives de la Meuse**. Pour les Allemands, il s'agit de débloquer la situation sur la rive droite en y accentuant la pression mais également en s'emparant des hauteurs dominant la rive gauche, faisant ainsi taire l'artillerie française qui prend en écharpe les mouvements allemands de la rive opposée.

Le **6 mars**, après une formidable préparation d'artillerie, les Allemands passent à l'offensive sur la rive gauche de la Meuse s'approchant de la hauteur du **Mort-Homme**.

Dans les jours qui suivent, sur la rive droite, ils tentent de s'emparer du **village et du fort de Vaux**. Les combats sont acharnés sous le déluge d'obus et la progression allemande est faible.

Le **9 avril**, les Allemands conquièrent le **Mort-Homme** mais malgré la fureur du bombardement et des assauts, ils ne peuvent aller plus loin. Pétain se laisse aller pour la première fois à l'optimisme en lançant dans l'ordre du jour adressé à l'armée le lendemain : « **Courage, on les aura !** ».

C. Face à l'impasse, l'usure... (mai-début juin 1916) :

Le mois de mai commence par la nomination du général Nivelle à la tête de la II^e Armée, Pétain ayant été promu au commandement du Groupe des Armées du Centre, qui s'étend de l'Aisne à la Meuse.

Le **3 mai**, 500 canons lourds allemands écrasent la **Cote 304**. Les nuages de fumée montent à plus de 800 m d'altitude ! Le plateau finit par être en partie enlevé les **18 et 19 mai 1916** après une quinzaine de jours de combats acharnés. Le lendemain, c'est au tour du **sommet du Mort-Homme** d'être pris par les Allemands.

Sur la rive droite, attaques et contre-attaques se succèdent dans le triangle **Douaumont-crête de Thiaumont-Fort de Vaux**.

Le **22 mai 1916**, les Français tentent pour la première fois de reprendre le **fort de Douaumont** sur la rive droite. C'est un échec à l'issue de deux jours de combat.

Le **1^{er} juin**, 40 000 Allemands accompagnés de dix gros lance-flammes s'élancent des pentes de la Caillette jusqu'à celles du **fort de Vaux**. Dans les premières heures du 2 juin, les hommes de la 50^e Division atteignent le fort. Commence ainsi un siège qui va durer six jours.

Enfermée dans le fort, la garnison commandée par le **commandant Raynal** défend avec acharnement chaque mètre de galerie. Les défenseurs se rendent finalement, le 7 juin au matin, extenués par les combats et vaincus par la soif. Avec la chute du fort, les Allemands disposent de bonnes bases de départ pour conquérir enfin la ville de Verdun. Il reste pour eux à enlever la crête qui court de l'ouvrage de **Froideterre au fort de Souville** en passant par **Fleury-devant-Douaumont**.

D. Les derniers grands assauts allemands (23 juin-11 et 12 juillet 1916) :

Le 20 juin 1916, les Allemands commencent leur préparation d'artillerie pour rompre définitivement le front français. 2 000 canons allemands martèlent les positions françaises. Plus de 100 000 obus à gaz sont tirés.

Le **23 juin**, 50 000 hommes sont engagés dans la bataille sur une bande de front de cinq kilomètres : ils s'emparent de **l'ouvrage de Thiaumont**, de la quasi-totalité du village de **Fleury-devant-Douaumont**, mais ils sont arrêtés sur **l'ouvrage de Froideterre**. La rupture du front français est passée à un cheveu.

Les **11 et 12 juillet 1916** marquent la dernière tentative de prise de la ville bien que l'offensive franco-britannique sur la Somme se soit déclenchée le premier jour du mois. Après avoir tiré 330 000 obus, 40 000 Allemands sont engagés dans la bataille. Des restants de bataillons prennent la totalité de **Fleury**, réussissent à atteindre le **fort de Souville**. Là, la poignée de soldats qui a survécu au déluge d'acier – les Français ayant tiré 170 000 obus – est contre-attaquée et repoussée des dessus du fort.

Les Allemands passent alors à la défensive, forcés de transférer des hommes et des canons sur le front de la Somme.

Mais cela ne marque pas pour autant la fin des combats.

De la fin juin à la mi-août, **le village de Fleury** devient l'enjeu d'un combat de grignotage sanglant. Les Français le reconquièrent définitivement et intégralement le **18 août**. Début septembre, l'initiative passe définitivement du côté des Français.

E. La reconquête des forts de Douaumont et de Vaux et la fin de la bataille (24 octobre-18 décembre 1916) :

En septembre et octobre, les Français concentrent d'importants moyens pour passer à la contre-attaque et reprendre les forts de Douaumont et de Vaux. 650 pièces d'artillerie ont été rassemblées pour préparer et appuyer l'attaque.

Le 20 octobre, la préparation d'artillerie commence.

Parmi les canons regroupés, les Français ont mis en batterie deux obusiers lourds de 400 mm sur voie ferrée. Le 23, une de ces pièces inflige de lourds dégâts au fort de Douaumont et à sa garnison.

Le **24 octobre**, quatre divisions françaises s'élancent derrière un barrage roulant. **Le fort de Douaumont est repris** sans trop de difficultés à l'aide, entre autres, de troupes coloniales. Par contre, l'attaque devant le fort de Vaux échoue.

L'opération est un grand succès : 6 000 prisonniers ont été faits, 66 canons et 144 mitrailleuses ont été pris.

Le 2 novembre, un message radio intercepté par les Français leur indique que le **fort de Vaux** est évacué. Dans la nuit suivante, les Français pénètrent à l'intérieur du bâtiment. L'ouvrage est repris.

Le **15 décembre** marque la dernière offensive de la bataille de Verdun. 886 canons ont été mis en batterie. Par -20°C, les Français issus de quatre divisions dégagent les environs du fort de Douaumont et reconquièrent les villages de **Vacherauville, Louvemont et Bezonvaux**. L'offensive s'arrête le 18.

11 387 Allemands ont été capturés. 159 canons et 107 mitrailleuses ont été pris.

C'est la fin de la bataille de Verdun pour l'année 1916.

Pour plus d'informations sur les différentes phases de la bataille, vous pouvez consulter les deux vidéos suivantes tirées des cours en ligne réalisés par le Mémorial de Verdun en lien avec l'Université de Lorraine :

https://www.youtube.com/watch?v=HjcMz7Rg_gg&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=8

https://www.youtube.com/watch?v=laYpvhpSnfA&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=9

II. L'expérience combattante

A. Le même enfer mais une présence différente entre soldats allemands et français :

Si la réalité du combat s'impose avec la même brutalité aux combattants français et allemands, le temps de présence sur le front de Verdun diffère, d'une manière générale, entre les troupes françaises et allemandes. En effet, un soldat allemand passe plus de temps, en moyenne, sur le front de Verdun que son adversaire.

a) Du côté allemand :

En vue de la préparation de l'offensive, de nombreux cantonnements ont été aménagés dans l'arrière-front allemand dans les semaines qui ont précédé le début de l'offensive. Situés à une quinzaine de kilomètres des premières lignes, ceux-ci ont été établis dans les forêts ou dans les ravins afin d'augmenter les capacités d'accueil sur une longue durée. Au cours des dix mois de la bataille, de nouveaux camps de repos sont sortis de terre pour faire face à l'afflux supplémentaire des troupes.

L'armée allemande renoue à Verdun avec le principe d'occupation sur une longue durée d'un secteur de front afin de permettre aux unités de s'approprier davantage l'environnement de combat. Cependant, le taux d'usure connu par les troupes oblige à moduler ce principe. Si quelques unités ont subi l'intégralité de la bataille, soit dix mois, d'autres n'ont passé qu'un mois à Verdun, engagées pour certaines opérations bien précises. La majorité des divisions allemandes y passe de 2 à 3 mois avant d'être envoyée en repos, ou parfois même être engagée directement, comme à la fin de l'été ou à l'automne, sur d'autres parties du front.

Il ne saurait être question de passer plusieurs mois en ligne. Les différents régiments des divisions alternent entre périodes de repos dans les cantonnements et occupation des positions sur le champ de bataille.

C'est dans les cantonnements de l'arrière-front que les nouvelles recrues rejoignent leurs unités afin de combler les lourdes pertes subies.

À la mi-juillet, 46 divisions allemandes (en moyenne 15 000 hommes par division) étaient déjà passées à Verdun.

b) Du côté français :

Un système de rotation, surnommé « noria » a été mis en place pour amener les troupes sur le front de Verdun depuis le sud meusien et les confins de la Haute-Marne. Face au taux de pertes très élevé subi par les troupes en ligne, l'état-major français a opté pour une relève rapide des troupes usées par la lutte. L'image de cette « noria » laissée dans la mémoire collective française est celle des camions de la « Voie sacrée », route dont le nom est postérieur à la bataille. Elle n'en est qu'une vision partielle dans la mesure où de nombreuses troupes, notamment celles engagées sur la rive gauche de la Meuse, sont montées à pied sur le champ de bataille. Il n'empêche que la régulation mise en place sur la Voie sacrée pour faire face au défi logistique représenté par cette « hyperbataille » a relevé de la gageure. On doit cette régulation au capitaine Doumenc, officier au Service automobile des armées, qui a conçu les modalités de circulation sur la route menant de Bar-le-Duc à Verdun. En effet, il s'agit, au début de la bataille, du seul axe de communication majeur dont disposaient les Français avec la coupure ou l'interdiction par les troupes allemandes des voies ferrées Verdun-Paris et Verdun-Nancy depuis la fin septembre 1914.

Le système mis en place par Doumenc avant le déclenchement de la bataille est calqué sur la régulation ferroviaire. En effet, les véhicules automobiles doivent se déplacer regroupés dans des convois dont la vitesse est strictement limitée à 25 ou 35 km/h en fonction de la nature du chargement et ce afin d'empêcher les embouteillages et les effets « accordéon » risquant de ralentir ou, pire, d'interrompre le ravitaillement vers le front. Il s'agit par-là de créer un flux régulier et continu vers le front. Les attelages hippomobiles sont interdits sur la route. Afin de permettre le croisement entre le flux « montant » et le flux « descendant » en arrière du champ de bataille, la « Voie sacrée » avait été élargie à 7 mètres en 1915. Durant la bataille, ce sont plus de 6 000 véhicules qui ont circulé sur cette route dont les éléments principaux ont été les 3500 camions chargés de monter les hommes et le ravitaillement. Au printemps 1916, ces camions acheminent, chaque semaine, 90 000 hommes et 50 000 tonnes de matériel. Afin de remédier aux problèmes d'usure de la route avec l'intense trafic, plus de 7 000 hommes, des soldats âgés d'une quarantaine d'année issus de la territoriale, s'arcboutent à tour de rôle sur le bord de la route afin de combler les ornières formées par le passage incessant des roues à bandages à caoutchouc des camions.

En complément du trafic de la « Voie sacrée », s'ajoute celui pris en charge par le « Meusien », petite ligne de chemin de fer dotée d'une voie métrique. On a attribué à celle-ci le soin d'évacuer une partie des blessés ainsi que le transport vers l'avant des vivres.

Mais en juin 1916, les Français mettent en circulation une ligne de chemin de fer, la ligne 6bis, créée ex-nihilo dans la vallée de l'Aire, afin de soulager le trafic de la Voie sacrée et de permettre le transfert vers la Somme de nombreux véhicules automobiles. Cette ligne 6bis permet l'acheminement à l'automne 1916 des pièces d'artillerie lourde sur voie ferrée dont l'action facilitera la reprise du fort de Douaumont.

Avec ce système de rotation, les divisions françaises passent en moyenne un mois sur le champ de bataille de Verdun avant d'être envoyées sur d'autres parties du front afin d'être reconstituées. Mais il ne s'agit pas là d'une règle générale : certaines unités passent deux à trois mois, voire plus, sur le champ de bataille. Il y a plusieurs explications à ce fait : certaines unités sont amenées à occuper des parties du front de Verdun moins actives, comme par exemple, les côtes de Meuse, qui, des villages d'Eix à Ronvaux, constituent une sorte de front « passif », un espace nettement plus calme même si des drames s'y déroulent quotidiennement. De même, d'autres divisions doivent passer plus de temps sur le front de Verdun faute de nouvelles unités disponibles pour les relever.

A la mi-juillet, 73 divisions françaises (13 000 hommes en moyenne par division) étaient passées à Verdun.

Certaines divisions ont effectué plusieurs passages sur le front de Verdun : si 43 divisions n'ont été engagées qu'une seule fois, 23 l'ont été deux fois, 4 trois fois. La palme revient à la 37^e Division qui a réalisé cinq passages en 1916 !

La légende abondamment rapportée que la relève des unités en ligne était conditionnée par le dépassement d'un certain pourcentage de pertes (de l'ordre de 60 à 70%) est fautive. Même si ces taux de pertes n'étaient pas rares à Verdun, cela n'a jamais constitué un élément de régulation de la bataille, tant du côté français que du côté allemand.

c) Les avantages et les inconvénients des systèmes d'occupation du front mis en place par les Allemands et les Français :

Ces deux systèmes d'occupation du front de Verdun de part et d'autre du no man's land possèdent tous deux des avantages et des inconvénients.

Du côté allemand, si la présence prolongée sur le front permet de mieux connaître l'environnement et de le maîtriser davantage, en ayant conscience notamment des parties du champ de bataille plus dangereuses que d'autres, elle a pour contrepartie d'être plus usante nerveusement pour les soldats. En effet, ceux-ci ne sortent jamais de l'enfer. Dans leur camp de repos établis à une quinzaine de kilomètres à l'arrière du front, distance qui les met à l'abri de l'immense majorité des pièces d'artillerie de l'ennemi, la bataille reste cependant bien présente avec le grondement des détonations au loin, nuit et jour, et les illuminations multiples des explosions qui zèbrent de nuit le plateau des Hauts de Meuse. Autour des cantonnements, c'est le passage continu des colonnes d'autres régiments, de voitures et d'attelages de ravitaillement, de batteries d'artillerie qui sont relevées ou qui vont prendre position. Parfois, le sifflement d'un train de campagne, ou le grincement des galets des wagonnets contre les rails, rappellent le dense maillage de voies ferrées de campagne.

Dans les camps de repos, les hommes comptent les jours avant de retourner en ligne. Souvent, des hauteurs situées à proximité des cantonnements, ils ont une vue directe sur la partie du front vers laquelle ils devront retourner et risquer à nouveau la mort. Ils ont perdu des camarades qui parfois plus expérimentés ou trompe-la-mort ont fini par être tués ou blessés. S'ils en ont l'autorisation, ils peuvent aller rendre visite aux blessés dans les nombreux hôpitaux de campagne (*Feldlazarette*) essaimés dans les localités de l'arrière-front. Chaque semaine, les nécropoles qui jouxtent les antennes sanitaires voient de nouvelles rangées de croix apparaître. Beaucoup désespèrent plus ou moins ouvertement, souvent une bouteille d'alcool à la main...

Du côté français, le système de rotation français a l'avantage de réduire la durée d'exposition à cette tension nerveuse mais il a l'inconvénient certain d'entraîner une méconnaissance totale du champ de bataille sur lequel les soldats vont devoir tenir et se battre. Pour reprendre une expression d'époque, ils sont « engagés en plein billard », c'est-à-dire sans information et donc grandement exposés.

Pour plus d'informations sur la Voie sacrée ainsi que les arrières-fronts français et allemand, vous pouvez consulter les trois vidéos suivantes tirées des cours en ligne réalisés par le Mémorial de Verdun en lien avec l'Université de Lorraine :

- La Voie sacrée

https://www.youtube.com/watch?v=QmPKR7Xp8HE&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=10

- L'arrière-front français

https://www.youtube.com/watch?v=f-w6kNEI8tQ&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=16

- L'arrière-front allemand

https://www.youtube.com/watch?v=0GEOGvDC0pY&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=17

B. La montée en ligne :

Lorsque c'est leur tour de monter ou de remonter en ligne, les étapes qui mènent Français et Allemands jusqu'aux premières positions présentent des similitudes et des différences.

Comme indiqué précédemment, une partie des soldats français est embarquée dans les camions de la Voie sacrée. Le trajet prend en moyenne deux heures pour les acheminer des environs de Bar-le-Duc au village de Nixéville situé à 7 km au sud-ouest de Verdun. Il ne saurait être question de débarquer les soldats dans la ville, cette dernière étant prise régulièrement à partie par l'artillerie allemande.

Durant le trajet, les soldats peuvent constater l'état déplorable dans lequel se trouvent ceux qui en « redescendent » dans la file des véhicules croisés dans l'autre sens. Cela impressionne d'autant plus que des échanges de paroles, avec souvent des accents différents, preuve du « turn-over » qui caractérise cette bataille, se font entre véhicules. Cette montée vers le champ de bataille, à tour de rôle, dans des moyens de transport modernes pour l'époque, au milieu du tumulte rencontré dans chaque bourgade traversée ou en dépassant les nombreuses installations logistiques et sanitaires, les imprègne tous d'un sentiment de participer à une grande bataille où l'on défend non seulement Verdun mais également la France.

A la descente des camions, et après une courte pause, les soldats prennent le chemin du front. Pour ceux qui vont se battre sur la rive droite de la Meuse, la marche suivie passe dans ou à proximité de la ville de Verdun. Certaines unités vont cantonner dans les galeries de la citadelle de Verdun ou dans les casernes de la ville. La majorité des troupes cantonnent dans des villages ou des bivouacs dressés en pleine campagne à quelques kilomètres au sud de la ville. Ce n'est qu'à la nuit, quand vient leur tour, que le cheminement sur le champ de bataille commence.

Du côté allemand, les hommes quittent également de nuit leur cantonnement pour se rendre vers les premières positions.

La distance à parcourir varie entre une quinzaine et une vingtaine de kilomètres.

Dans les rangs français et allemands où tous sont tiraillés par la peur, les jeunes recrues reprennent leurs interrogations déjà distillées dans les camions de la Voie sacrée ou dans les cantonnements allemands en direction des soldats plus expérimentés pour leur demander s'il s'agit là d'une expérience inégalée. Les briscards leur répondent ou pas... On ne se lie pas rapidement d'amitié avec les nouveaux car le taux de mortalité est très élevé sur le front avec leur inexpérience...

Beaucoup souffrent sous le fardeau du poids de leur équipement. Le barda français avoisine la trentaine de kilogrammes (en incluant le fusil, les cartouches supplémentaires, les grenades, les gourdes). Les Allemands emportent un équipement un peu moins lourd de l'ordre d'une vingtaine de kilogrammes.

Comme la circulation est difficile sur le champ de bataille, de nombreuses unités reçoivent du ravitaillement supplémentaire : elles montent avec plusieurs jours de vivres, jusqu'à quatre dans certains cas. Pour les Français, ces vivres reposent sur une boule de pain, quatre boîtes de bœuf en conserve (surnommées « singe » dans l'armée française du nom de l'ouvre-boîte), 48 biscuits et parfois du chocolat. Du côté allemand, la « ration de fer » est de 250 grammes de biscottes, 200 de viande et 150 de légumes par homme et par jour. Des deux côtés, il faut ajouter les denrées issues des colis envoyés par les familles. Quand cela est possible, un deuxième bidon est emporté permettant aux soldats de disposer de quatre litres d'eau, de vin. Pour les Allemands, si la gourde est plus légère avec ses 80 cl, elle réduit l'autonomie face à la soif.

Tout cela se révélera bien insuffisant pour tenir sur le champ de bataille et la soif amène parfois à de terribles extrémités...

Pour plus d'informations au sujet d'une pièce de la collection du Mémorial de Verdun en lien avec les relèves, vous pouvez consulter la vidéo suivante réalisée par le service de communication du musée :

https://www.youtube.com/watch?v=3gb5v_aDF28

Dans l'obscurité relative du champ de bataille avec les explosions des obus et le ballet des fusées éclairantes et de signalisation, les chemins de la relève débouchent sur des boyaux dont le tracé serpente jusqu'aux premières positions. Les hommes pénètrent à partir de ce moment dans la zone de mort, ne se trouvant plus qu'à quelques kilomètres des positions de l'ennemi. Les consignes sont alors d'observer un silence absolu mais cela est bien difficile avec le tintement des équipements, les jurons de ceux qui glissent ou roulent dans les trous d'obus et peinent à se relever. Chaque homme intériorise alors ses sentiments, se replie sur soi. La peur est omniprésente et chacun essaie de ne pas le montrer. Ce sont des milliers d'hommes qui montent sur l'ensemble du front mais chacun doit faire face seul au danger de la mort. L'anxiété monte au fur et à mesure que la colonne s'interrompt, repart avec le souci des hommes de ne pas perdre le contact avec celui qui est devant. Maintenant les obus font sentir leur souffle à chaque explosion, éblouissant et aveuglant ceux qui ne se trouvent pas loin du point d'impact. Déjà, les premiers hurlements retentissent : ce sont ceux qui ont eu le malheur de se trouver sur la trajectoire d'un projectile. Des blessés atteints par des éclats d'obus repartent dans l'autre sens en partie déséquipés et parfois portés par des brancardiers. A certains endroits autour desquels on a fait le vide, on devine que la mort vient de frapper dans les ténèbres. L'air ne fait que s'empuantir au fur et à mesure de la progression. Désormais, l'odeur plate des cadavres, que l'on ne voit pas encore, indispose l'ensemble des hommes qui finiront au bout de quelques jours à s'y habituer aidés par leurs cigarettes ou leur pipe aux lèvres afin de s'imprégner de l'odeur du tabac.

A de nombreux endroits, les boyaux n'existent plus du fait du bombardement qui frappe intensément chaque parcelle de terrain. Force est de constater que les aménagements demeurent bien plus précaires du côté français que du côté allemand. Ceci est une conséquence néfaste de la grande rotation qu'a mise en place l'armée française dans son système de défense à Verdun. Sachant qu'elles

ne resteront qu'une courte période sur le champ de bataille, les unités en ligne, qui ont déjà fort à faire, n'aménagent les positions *qu'à minima* laissant la tâche à celles qui prendront leur place une fois relevées. Du côté allemand, les aménagements demeurent plus poussés dans la mesure où les hommes, qui occupent d'une manière générale plus longtemps le front, creusent, bâtissent et consolident pour leur propre sécurité. Il faudra attendre l'automne 1916 pour que les Français, dans le cadre de leurs préparatifs pour reprendre les forts de Douaumont et de Vaux, manient davantage la pelle et la pioche.

Lorsqu'ils atteignent, Français comme Allemands, la position où ils doivent relever d'autres combattants, il arrive parfois qu'il n'y ait plus personne, les précédents occupants ayant tous été tués ou blessés.

Ce qui marque ceux qui découvrent pour la première fois le champ de bataille, c'est qu'il n'y a pas de réseaux de tranchées : seuls quelques tronçons bouleversés par les entonnoirs d'obus peuvent subsister, mais l'essentiel du terrain est constellé de trous d'obus. Une des premières tâches effectuées par les hommes est de reconstituer à l'aide de leurs outils portatifs une position défensive à peu près continue en reliant des trous d'obus entre eux. Des fils de fer barbelés sont également posés en avant des positions.

C'est lorsque le jour se lève que toute l'horreur du champ de bataille apparaît à ceux qui vont passer une dizaine de jours dans cet enfer...

C. Les conditions de vie en ligne :

a) Le règne de l'artillerie :

C'est un paysage lunaire, découpé par de profonds ravins séparant des lignes de crête qui compartimentent le champ de bataille, que découvrent les hommes lorsque le jour se lève.

Le terrain est une véritable écumoire, martelé par les millions de projectiles qui dès les premières semaines de la bataille ont commencé à défigurer le paysage. Les emplacements des bois sont encore identifiables avec les arbres brisés, raccourcis ou noircis. Des pans de ruines et les levées de terre des différents éléments de fortifications (des forts aux simples batteries d'artillerie et abris d'intervalle) permettent de donner des points de repère aux combattants.

Dans leurs trous d'obus ou les éléments de tranchées qu'ils ont pu aménager, les soldats comprennent pourquoi ce champ de bataille est parfois surnommé « hachoir » par les Français, ou « Mühle » (« moulin » à moudre, à écraser) par les Allemands. L'artillerie reste active nuit et jour sur le terrain. Le tonnerre et le grondement des pièces d'artillerie est omniprésent. Durant dix mois, il n'y a pas eu un seul instant où une partie du champ de bataille n'ait été prise sous le feu des canons.

Le déluge de projectiles devient ubuesque lors des grandes attaques : outre le *Trommelfeuer* du 21 février 1916, on peut citer comme exemple la grande attaque allemande du 9 avril 1916 sur la rive gauche de la Meuse qui aboutit à la capture temporaire du sommet du Mort-Homme, lors de laquelle, dix-sept trains de munitions d'artillerie ont été consommés, soit environ 300 000 projectiles. Les 10 et 11 juillet 1916, lors de la dernière grande offensive allemande aux alentours de Fleury-devant-Douaumont, ce sont 330 000 projectiles qui sont tirés. L'artillerie française riposte de son côté avec 170 000 obus. Du 20 au 24 octobre 1916, dans le cadre de la préparation de l'offensive qui aboutira à la reconquête du fort de Douaumont, les pièces d'artillerie françaises déversent 250 000 obus sur les positions allemandes. Du 12 au 17 décembre 1916, la consommation de projectiles atteint, rien que du côté français, 620 000 obus dans le cadre de la dernière offensive de l'année 1916.

Au début de la bataille de Verdun, les Allemands disposent de 1 200 canons dont 640 de gros calibre, les Français seulement de 270 dont 140 pièces lourdes. Dans la seconde moitié du mois de juin, au moment des assauts qui se veulent décisifs, la 5^e Armée allemande dispose de plus de 2 000 canons contre 1500 pour la II^e Armée française. Il est intéressant de noter que, durant toute la durée de la bataille, l'armée allemande disposera toujours d'un nombre supérieur de pièces d'artillerie par rapport à son adversaire même après les prélèvements effectués pour renforcer le front de la Somme. En outre, du côté français, jusqu'à l'automne 1916, les nouveaux modèles de canon juste sortis d'usine sont à destination du front de la Somme. Au pic des moyens dont elle dispose, c'est-à-dire à l'automne 1916, la II^e Armée pourra compter sur une concentration de près de 900 pièces d'artillerie pour appuyer directement sa dernière attaque de l'année. Les canons sont une chose, les dotations en munitions en

sont une autre. Ces dotations fluctuent en fonction des sollicitations sur les autres parties du front et notamment pour celles en lien avec la bataille de la Somme.

Ce déploiement d'artillerie demeure disproportionné par rapport à l'étroitesse du champ de bataille. En effet, celui-ci mesure environ 20 km de large sur 10 km de profondeur, soit environ 200 km². Sur cet espace, on estime de l'ordre de 60 millions le nombre d'obus tirés. Cela représente une moyenne d'un trou d'obus tous les trois mètres carrés. Sur les parties les plus exposées du champ de bataille, ce sont 6 à 8 obus qui sont tombés, en moyenne, sur chaque mètre carré. L'impact sur le paysage est de ce fait énorme, lui conférant ainsi une physionomie lunaire.

Cette domination du champ de bataille par l'artillerie est corroborée par la part des pertes que celle-ci inflige aux combattants. Plus de 80% des soldats tués ou blessés l'ont été par l'action des canons. D'après les statistiques établies à l'époque par les services de santé de l'armée française, il ressort au sujet de la nature des blessures subies par les soldats les données suivantes :

Nature de la blessure	Part par rapport à la totalité des blessures
Eclats d'obus	85%
Balles de fusils et de mitrailleuses	6%
Eclats de grenades	4%
Armes blanches	1%
Accidents	3%
Autres	1%

Cette très forte concentration de l'artillerie sur le front de Verdun a, en outre, un fort impact sur les corps. Sur les 163 000 soldats français tués à Verdun, 100 000 sont portés disparus, émiettés par des coups directs ou ensevelis par les masses de terres soulevées par les explosions.

Pour plus d'informations sur la lutte d'artillerie menée à Verdun, vous pouvez consulter la vidéo suivante tirée des cours en ligne réalisés par le Mémorial de Verdun en lien avec l'Université de Lorraine :

https://www.youtube.com/watch?v=jhE5j4OSerQ&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=11

b) Dans le champ clos des morts :

Une autre particularité du champ de bataille de Verdun est que la ligne de front n'a que faiblement évolué en dix mois de temps. Dans les premiers jours, les Allemands effectuent la progression la plus significative de toute la bataille. Entre le 21 et le 25 février, ils avancent de 8 kilomètres leur permettant ainsi de conquérir le fort de Douaumont.

Leur progression est ensuite enrayée par le raidissement de la défense française et du fait de difficultés logistiques accrues. Dans les semaines qui suivent, la lutte se prolonge alors en une bataille d'usure implacable ponctuée presque tous les jours d'attaques et de contre-attaques localisées mais également de grands moments offensifs plus espacés dans le temps.

Sur la rive gauche de la Meuse, les combats se focalisent essentiellement sur les pentes de la cote 304 et du Mort-Homme. Sur la rive droite, ils concernent surtout le quadrilatère passant par les forts de Douaumont, Vaux, et Souville et la crête de Thiaumont où a été construit dans les années 1920 l'Ossuaire de Douaumont.

Ces deux ensembles ne représentent qu'une surface totale d'environ 30 km² sur laquelle, à tour de rôle, des centaines de milliers d'hommes se sont relayés pour tenir leurs positions ou conquérir celles de leur adversaire, sous le tir omniprésent de l'artillerie.

Sur la rive gauche, il faut à l'armée allemande deux mois et demi de combat pour conquérir une partie de la cote 304 et le sommet du Mort-Homme, soit une avance d'environ 4 kilomètres.

Le 23 juin 1916, les Allemands finissent, sur la rive droite, par conquérir en partie le village de Fleury. Il leur a fallu près de quatre mois pour avancer de deux kilomètres depuis le fort de Douaumont.

Jusqu'au mois d'octobre, la lutte se fige au sud du fort de Vaux, dans le village de Fleury et ses alentours immédiats, ainsi que sur la crête de Thiaumont.

Le 24 octobre, les Français reconquièrent le fort de Douaumont réussissant à reprendre, en un peu de deux heures, une grande partie du terrain que leur adversaire avait conquis en quatre mois.

L'acharnement des bombardements et des combats a entraîné de très lourdes pertes sur des espaces assez restreints. En conséquence, le terrain demeure jonché de cadavres ou de morceaux de cadavres. Certes les soldats tentent d'inhumier *in situ* le plus dignement possible leurs camarades tués au combat ou morts suite à leurs blessures dans les postes de secours installés sur le champ de bataille. Mais cette démarche est souvent entravée par les immenses difficultés rencontrées pour se déplacer et agir sous les tirs de l'artillerie ennemie, et même souvent amie du fait d'erreurs de réglages ou d'informations erronées.

Il faut composer en outre souvent avec la boue, très grasse, des Hauts de Meuse. Pendant les 300 jours de la bataille, il a neigé ou plu près d'un jour sur trois. Il n'est pas rare que des soldats épuisés ou blessés se soient noyés dans la boue. Les efforts pour se déplacer sont alors décuplés. Il faut réussir à s'extraire de la fange à chaque pas réalisé. Le terrain a été liquéfié par les bombardements et l'intense passage des hommes. A la fin de la bataille, sur les pentes du fort de Douaumont, le terrain a la consistance de la mayonnaise, conséquence d'un battage incessant de l'artillerie pendant dix mois et de la dégradation des conditions climatiques à l'automne.

Dans cet environnement dantesque, la priorité pour les hommes, l'instinct de conservation primant, est de se maintenir en vie en ne s'exposant pas inutilement. Des corps peuvent servir d'ailleurs d'éléments de protection aux vivants en renforçant les parapets hâtivement dressés.

De nombreux cadavres restent donc indéfiniment sur le terrain enterrés, déterrés, émiettés par les explosions finissant par faire corps, en des restes souvent non identifiables, avec la terre du champ de bataille, dans l'indifférence des combattants des unités qui se succèdent sous le « hachoir ». Il n'est pas rare qu'à l'automne 1916, des vivants cohabitent dans leurs positions provisoires avec les restes des dépouilles des soldats tombés lors des premières semaines de la bataille...

c) L'occupation des positions :

1. Une alternance entre positions de première ligne et positions en réserve :

Une fois la relève effectuée, les soldats, Français comme Allemands, passent en moyenne une dizaine de jours sur le champ de bataille. Cela peut être plus long lorsqu'il n'y pas d'autre unité disponible pour relever leur régiment ou plus court s'ils sont engagés dans de grands assauts au cours desquels les pertes montent rapidement en flèche.

Pendant cette dizaine de jours, ils effectuent, très souvent, une rotation entre les positions au contact de l'adversaire et celles en réserve établies des centaines de mètres en arrière. Chaque période dure en moyenne de 4 à 6 jours.

Dans leurs positions de réserve, les hommes sont prêts à être engagés afin de renforcer, si besoin, la ligne de défense. Ils sont également chargés de creuser et d'aménager des positions défensives, des boyaux, des abris. Au-delà d'une trentaine de centimètres, le sol devient calcaire et demeure difficile à creuser. Mais comme indiqué précédemment, ce travail est souvent négligé du côté français du fait de la grande rotation établie entre les différentes divisions sur le front de Verdun.

Les hommes placés en réserve sont également exposés aux tirs de l'artillerie qui fouille avec intensité les abords immédiats des premières lignes. D'ailleurs, l'artillerie se révèle être, sauf au moment des attaques, moins vive sur les premières positions afin d'éviter les tirs fratricides. Il n'est pas rare que les adversaires se rapprochent au plus près pour se préserver des obus.

2. Survivre au quotidien :

Le jour, il y a peu de mouvements de troupe sur le champ de bataille car cela reviendrait à s'exposer aux tirs de l'adversaire. On voit ponctuellement partir vers l'arrière, seuls, accompagnés par un camarade ou bien encore transportés par des brancardiers, les blessés vers les postes de secours. De même, des agents de liaison porteurs de plis s'activent de trou d'obus en trou d'obus pour transmettre les ordres entre l'arrière et l'avant. Des téléphonistes s'emploient à reconnecter les lignes constamment coupées par les bombardements. De nuit, les mouvements s'intensifient notamment avec la montée des corvées jusqu'aux premières positions et l'activité accrue des brancardiers.

Comme indiqué précédemment, les soldats montent au front avec plusieurs jours de vivre et, pour beaucoup, avec un bidon supplémentaire pour pouvoir tenir.

C'est la soif qui en premier lieu tiraille les soldats. Les quatre litres d'eau, de « pinard » ou de bière sont vite bus au bout de quelques jours avec les efforts physiques réalisés, le stress et la poussière de terre soulevée par les explosions d'obus.

Les officiers désignent alors un ou plusieurs soldats pour aller puiser de nuit de l'eau dans des sources identifiées. Il est très fréquent que les porteurs d'eau ne reviennent pas, ayant été blessés ou tués en chemin par les obus de l'ennemi qui fouillent les points d'eau connus. Il arrive parfois qu'ils mettent des heures à retrouver leur position initiale s'étant perdus dans la nuit au milieu des explosions, sur un terrain dont la morphologie est constamment remodelée par les nouvelles déflagrations. En outre, l'écho des détonations répercuté dans les différents ravins fait perdre les repères.

Lorsqu'ils sont confrontés à la pénurie d'eau, les soldats se résignent à consommer l'eau croupie et souillée présente dans les trous d'obus. Ils essaient de la filtrer ou de l'assainir notamment avec de l'alcool de menthe. Mais beaucoup sont alors frappés dans les heures qui suivent par des douleurs abdominales et des diarrhées. Dans certains cas extrêmes, les hommes se résignent, au bout de l'abnégation, à boire leur urine, comme ce sera le cas, par exemple au moment du siège du fort de Vaux en juin 1916...

La faim accompagne également les soldats dans leur souffrance. Les corvées de ravitaillement circulant très mal, les hommes ont souvent recours à leurs rations. Le problème est qu'au bout de quelques jours, les boules de pain ont rassi et il est alors très difficile aux hommes, manquant de salive avec la soif, de les consommer. De même, les boîtes de ration, salées, sont difficilement ingérables pour la même raison.

Dans cet environnement de tension nerveuse qui dure et dans lequel il est quasiment impossible de se reposer, beaucoup d'hommes sombrent rapidement dans un état de choc qui frise parfois avec la neurasthénie. Rares sont ceux qui restent totalement conscients de ce qui se passe.

Pour plus d'informations sur les conditions de vie des fantassins au front, vous pouvez consulter la vidéo suivante tirée des cours en ligne réalisés par le Mémorial de Verdun en lien avec l'Université de Lorraine :

https://www.youtube.com/watch?v=Y8MNR2Ib9a0&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=14

D. La configuration de la lutte :

a) Un combat de petits groupes d'hommes :

Du fait de l'étroitesse du champ de bataille, du compartimentage du terrain par le relief découpé des Hauts de Meuse et des difficultés de communication (les fantassins ne disposent pas de radios et les fils téléphoniques sont très fréquemment coupés par le bombardement), les combats ne peuvent être menés qu'à l'échelle de la compagnie (180 hommes pour les Français, plus de 200 pour les Allemands) voire du bataillon (près de 800 hommes pour les Français, près de 1000 pour les Allemands) avec le souci de garder le contact avec les unités de part et d'autre. Il est très rare, sauf au moment des grands assauts, que la lutte concerne des régiments en entier (soit 2500 hommes pour les Français et 3000 pour les Allemands).

Au sein d'un même régiment, la rotation effectuée entre les premières positions et les positions en réserve, évoquée plus haut, se fait au niveau du bataillon. Vont occuper les premières positions, un ou deux bataillons, tandis que le (ou les) bataillon(s) restant(s) reste(nt) en position de réserve ou d'alerte. Les bataillons alternent ensuite, de nuit, au bout de 4 à 6 jours.

Beaucoup d'unités passées sur le champ de bataille de Verdun n'ont pas été engagées dans des opérations offensives ou défensives. Toutes, par contre, ont subi des pertes du fait des bombardements quotidiens. Comme précisé ci-dessus, l'activité de l'artillerie est omniprésente, infligeant des pertes aux soldats terrés dans leur position pendant des journées et des nuits complètes. Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre et de se ménager tant que faire ce peut sous ce tir de destruction souvent lent mais implacable. Là, l'expérience au combat crée de singulières différences entre les soldats. Les briscards connaissent bien leurs réflexes sous le tir de l'artillerie. Au bruit que les obus font dans l'air, ils arrivent à en déduire le calibre et la trajectoire et donc à se préserver au mieux... Ils reconnaissent la différence

nature des bombardements, notamment les tirs de réglages annonceurs d'un tir de destruction. De leur côté, les soldats inexpérimentés, s'ils sont livrés à eux-mêmes, subissent de plus fortes pertes de par leur méconnaissance. L'empirisme sanglant de la guerre...

b) Le rôle des forts dans la bataille :

Une des particularités de la bataille de Verdun est que celle-ci s'est déroulée sur une partie du périmètre d'une place fortifiée érigée avant la Première Guerre mondiale. Certains forts ont joué un rôle de point d'appui de la défense française sur le champ de bataille même, tels le fort de Vaux, les ouvrages de Froideterre et de la Laufée.... D'autres situés plus en retrait ont participé à la lutte à l'aide de leurs canons sous tourelle (comme les forts de Vacherauville, de Moulainville...).

Rompant avec leur fonction initiale, de nombreux éléments de fortification situés sur le champ de bataille, tels des abris d'infanterie, des batteries d'artillerie et les forts mêmes sont alors utilisés pour abriter des unités placées en réserve, des postes de commandement et des postes de secours. Un des exemples les plus célèbres demeure l'utilisation par l'armée allemande du fort de Douaumont comme une caserne bétonnée qui a pu abriter jusqu'à 2 500 hommes.

Les fortifications constituent donc des éléments qui permettent d'articuler les systèmes de défense mis en place par les deux armées et constituent des points de passage pour de nombreux soldats.

c) Des engagements de tailles différentes :

Lorsqu'une partie du champ de bataille s'anime, le combat est mené par une juxtaposition de petits groupes d'hommes autour des officiers subalternes (sous-lieutenants, lieutenants, capitaines) et des sous-officiers (sergents, adjudants).

La grande majorité des attaques menées à Verdun ont été des opérations localisées, de grignotage, afin de conquérir des positions identifiées, telles un élément de « tranchée », un retranchement, une ruine... Les grandes offensives afin de dégager des parties complètes du champ de bataille comme un fort, une crête, la totalité de ce qu'il reste d'un bois, d'un village n'ont concerné que quelques moments de la bataille à savoir :

- la première semaine de l'offensive ;
- les attaques allemandes d'avril et mai 1916 sur le Mort-Homme et la cote 304 ;
- l'offensive allemande du 1^{er} juin 1916 pour dégager totalement le fort de Douaumont et conquérir le fort de Vaux ;
- les offensives allemandes du 23 juin et du 11 juillet sur la rive droite de la Meuse ;
- les contre-offensives françaises d'octobre et décembre 1916.

Le combat est précédé, tant que faire ce peut, par une préparation d'artillerie sur la position à conquérir. Il est fréquent que de nombreux tirs fratricides s'abattent sur les assaillants du fait d'erreur de réglages, malgré les tirs de fusées de signalisation envoyées par les fantassins pour faire cesser le bombardement... Une fois le tir d'artillerie terminé, les assaillants quittent leurs trous d'obus. Ils n'ont souvent que quelques dizaines de mètres à parcourir, bien longs sous le tir de l'adversaire. Si la préparation a été insuffisante, les mitrailleuses de l'adversaire s'enclenchent infligeant de lourdes pertes ou forçant les assaillants à se terrer. C'est toujours un soulagement pour les défenseurs que d'entendre les tirs de ses propres mitrailleuses. Avec leur cadence de tir de 450 à 500 coups par minute, c'est la garantie de voir l'attaque ennemie brisée. Mais si les armes automatiques restent muettes, pour différentes raisons, comme la destruction ou bien l'enrayage, cela signifie que l'adversaire peut arriver au contact. Avant que cela ne se produise, c'est le ballet des grenades qui commence. Assaillants et défenseurs échangent d'un trou d'obus à l'autre, des dizaines et des dizaines de grenades. Cet armement est particulièrement prisé sur le champ de bataille de Verdun où, sur un terrain à fort dénivelé, les ennemis sont proches les uns des autres. En outre, ce type d'armement ne risque pas l'encrassement avec la boue comme c'est le cas avec le fusil dont le mécanisme est rendu inutilisable par la fange. C'est très souvent à coups de grenades que l'on réduit les nids de résistance de l'adversaire, que l'on « nettoie » les abris souterrains dont on sait, ou l'on soupçonne, la présence de l'ennemi.

D'autres armements peuvent être utilisés lors de ces attaques comme les gaz, lacrymogènes et/ou suffocants, et les lance-flammes.

Si des détachements ennemis se rendent ou fuient, d'autres doivent être littéralement exterminés au milieu des hurlements d'effroi, de haine et de douleur au milieu des claquements secs des balles et des détonations. Dans ce tumulte, les corps à corps sont rarissimes.

Ce grignotage ne fait pas sensiblement bouger la ligne de contact entre les adversaires.

Il n'y a une évolution significative qu'au moment des grandes offensives. Ces dernières ont été énumérées dans la chronologie de la bataille présentée en première partie de ce dossier. Il ne faut pas y voir pourtant de grandes avancées sur le terrain. Pour donner un exemple, lors de l'offensive du 23 juin 1916, le jour où les Allemands faillirent emporter la décision à Verdun, les assaillants progressent, au plus loin, sur une profondeur de l'ordre de 1,5 km avant d'être presque ramenés sur leurs positions de départ sur plusieurs points de l'offensive. Lors de la dernière offensive française de décembre 1916, les Français réussissent dans les pointes les plus avancées à progresser sur une profondeur de l'ordre de 3 km.

Lors de ces journées, l'artillerie se déchaîne et les autres armements modernes, tels les gaz et les lance-flammes, sont utilisés dans de larges proportions.

Pour plus d'informations sur la configuration de la lutte à Verdun, vous pouvez consulter la vidéo suivante tirée des cours en ligne réalisés par le Mémorial de Verdun en lien avec l'Université de Lorraine :

https://www.youtube.com/watch?v=mfvun5xr7o8&list=PLL_2_wt5ddyM5kRk4L807igFhFGankVpn&index=12

E. La sortie de la zone de mort :

Il y a trois manières de sortir du champ de bataille : la relève, la blessure ou la capture.

a) La relève :

La relève s'opère de nuit, comme indiqué plus haut, à l'issue d'une période d'une dizaine de jours après que les officiers de l'unité relevée aient passé leurs consignes à ceux qui les remplacent.

Il n'est pas rare que la relève s'opère de manière plus désordonnée du côté français que du côté allemand. Il faut voir par-là la conséquence du mode de rotation des troupes sur le front de Verdun : les Français quittent, le souhaitent-ils à tout jamais, ce champ de bataille et le laissent à d'autres unités, tandis que du côté allemand, on sait que l'on va devoir y remonter dans les semaines qui suivent.

Le mouvement n'est pas sans danger, l'artillerie de l'adversaire fouillant les boyaux et les pistes empruntés par les fantassins. On ne peut réellement souffler qu'une fois hors de portée des canons de l'ennemi.

b) La blessure :

Un grand nombre de soldats voit son temps de présence sur le champ de bataille abrégé par une ou plusieurs blessures. Plusieurs étapes les attendent dans leur chemin de souffrance vers l'arrière. S'ils peuvent se mouvoir seuls, les blessés tentent d'atteindre le poste de secours situé à quelques centaines de mètres plus en arrière. Ils peuvent être soutenus par des camarades ou transportés par les brancardiers. Ceux-ci agissent plutôt de nuit mais il n'est pas rare qu'ils se déploient de jour avec les innombrables appels au secours, hurlements et gémissements. Une fois passés par le poste de secours où ils ont reçu les premiers soins, ils peuvent poursuivre leur route plus en arrière, seuls ou pris en charge par les brancardiers qui se relaient en direction d'autres unités sanitaires établies à une quinzaine de kilomètres de la ligne de front : l'ambulance (côté français) ou le *Lazarett* (côte allemand). Là, les blessés les plus grièvement atteints peuvent subir une opération chirurgicale d'urgence. Le flux des blessés est ensuite dispatché dans les nombreux hôpitaux de l'arrière-front.

Tout ce cheminement prend des heures et est loin d'être sans danger. Ainsi de nombreux blessés sont achevés par l'artillerie qui frappe sur zone indistinctement combattants, blessés et porteurs du brassard de la Croix-Rouge...

c) La capture :

Les hommes capturés sont acheminés vers l'arrière. Parmi les captifs, deux types d'attitude sont souvent constatées : si les officiers demeurent, très majoritairement, honteux, en tentant de rester impassible face à cette situation, de nombreux hommes du rang ne cachent pas leur satisfaction de sortir de cette manière de l'enfer.

Les deux armées tentent, tant que faire ce peut, de traiter correctement leurs prisonniers car la France et l'Allemagne ont signé des accords avant la guerre au sujet des captifs de guerre.

En outre, il ne faut pas oublier que les Français et les Allemands agissent par réciprocité avec les centaines de milliers de captifs détenus dans les nombreux camps de prisonniers établis dans les deux pays.

F. Des armements modernes utilisés dans la lutte :

L'artillerie est l'armement, rappelons-le, qui entraîne le plus de pertes sur le champ de bataille. Loin derrière, ce sont les mitrailleuses et les fusils qui tuent et blessent les combattants.

À côté de ces armements, d'autres, plus modernes, développés à partir de 1915, ont été employés à Verdun : les gaz de combat et les lance-flammes. Si ceux-ci n'ont infligé, proportionnellement parlant, que de faibles pertes, leur impact physique et psychologique frappe durement les combattants.

a) Les gaz de combat :

Les gaz de combat ont été utilisés pour la première fois, sur le front des Flandres, dans la partie nord du saillant d'Ypres, par l'armée allemande le 22 avril 1915. Il s'agissait de gaz chlorés diffusés à l'aide de projecteurs amenés dans les lignes.

En juin 1915, l'armée allemande utilise pour la première fois, sur le front d'Argonne, des obus afin de diffuser le gaz. Ces obus sont chargés de gaz lacrymogènes, irritants et mortels à haute concentration.

Moins d'un mois plus tard, sur cette même partie du front, ils réitèrent leur action en utilisant un gaz encore plus irritant qui se révèle être deux fois plus toxique que le chlore.

Mais les Français n'hésitent pas à recourir au même type d'armement. Ils sont les premiers à utiliser un gaz létal : le phosgène. Durant l'hiver 1915-1916, avant même que la bataille ne se déclenche, ils utilisent, de manière sporadique et à petite échelle, sur le front de Verdun, ce type de gaz.

Dans leur quête de mise au point d'un gaz encore plus irritant, les Allemands synthétisent durant ce même hiver du diphosgène, gaz moins volatil mais moins toxique que le phosgène. Le diphosgène demeure, en outre, plus facile et plus sûr à fabriquer et à mettre dans les obus (*obus K2-stoff*).

Ce sont ces deux catégories d'obus à gaz qui sont utilisés par les Français et les Allemands durant la bataille de Verdun.

Le terrain, avec ses profonds ravins, se prête bien à l'utilisation des gaz où ceux-ci peuvent stagner pendant des heures.

Les gaz sont employés surtout à des fins de « fixation » de l'adversaire. Dans le nuage mortel, les hommes sont indisposés ou aveuglés dans le brouillard artificiel, les empêchant de se déplacer et limitant fortement la perception de leur environnement. Les gaz sont projetés essentiellement en direction des arrières des premières lignes de l'adversaire mais également sur ses batteries d'artillerie pour aveugler les artilleurs ennemis et les empêcher de réagir au moment de l'attaque.

Après des utilisations ponctuelles lors des premiers mois de la bataille, le recours aux gaz de combat monte d'un cran au mois de mai 1916.

Ainsi, le 7 mai, ce sont 13 800 obus au diphosgène qui tombent sur les positions françaises du fort de Tavannes et de ses environs immédiats. Douze jours plus tard, à côté des obus explosifs, 13 000 obus à gaz sont tirés en vue de préparer l'attaque qui permettra aux Allemands de conquérir le sommet du Mort-Homme.

La nuit du 22 au 23 juin 1916, au milieu des 2 000 pièces d'artillerie qui font pleuvoir, depuis le 20 au soir, de très nombreux projectiles sur les positions françaises, 160 canons envoient près de 116 000 obus chargés au diphosgène sur les crêtes de Thiaumont, Froideterre, le village de Fleury et le fort de Souville.

Ayant constaté les effets « satisfaisants » des obus à gaz, l'état-major allemand compte utiliser les gaz comme armement déterminant dans sa dernière grande offensive décidée contre Verdun, celle du 11 juillet 1916. Dans la nuit du 10 au 11 juillet, ce sont 73 000 obus à gaz qui sont à nouveau envoyés sur

les positions françaises noyant les ravins, comme une quinzaine de jours auparavant, de nuages mortels.

Mais les attaques au gaz n'ont pas été l'unique apanage de l'armée allemande. Les Français ont eu également recours à cette arme, notamment durant l'automne 1916 où ils utilisent des milliers d'obus à gaz sur les positions allemandes et leurs arrières immédiats. Ainsi, lors de la préparation d'artillerie en vue de la reconquête des forts de Douaumont et de Vaux à la fin octobre 1916, deux tirs d'une durée de 30 et de 38 heures sont réalisées sur les batteries d'artillerie allemande avec des obus au phosgène. Le bombardement à obus toxiques reprend avec la même intensité dans le cadre de la préparation de l'offensive qui se déclenche le 15 décembre 1916.

Pour se protéger du gaz, les hommes comptent dans leur équipement un masque à gaz. Pendant la bataille de Verdun, les Français ont surtout utilisé le masque M2, sorte de cagoule comportant à l'intérieur un tampon imbibé d'une solution permettant de fixer le gaz mortel. Les Allemands, de leur côté, disposent du « Gummimaske », masque à gaz tel qu'on le conçoit à l'heure actuelle, comportant une cartouche métallique amovible dans laquelle se trouve le filtre à gaz.

Le taux de perte engendré par les gaz de combat demeure marginal mais l'effet psychologique des attaques par les gaz est immense. Les hommes voient ou sentent arriver le nuage de mort qui va les envelopper. Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre. Sous le masque, on respire mal, on ne voit presque rien derrière les hublots en mica. On est souvent indisposé ayant, bien malgré soi, déjà ingéré des bouffées de gaz mortel. Beaucoup vomissent dans leur masque. Le drame absolu est de voir mourir à côté de soi des camarades qui se noient en convulsions et quintes de toux dans le nuage mortel sans que l'on puisse faire quoi que ce soit...

Pour tous ceux qui ont été gazés à différents degrés, les séquelles resteront nombreuses après la guerre. De nombreux anciens combattants meurent durant l'entre-deux-guerres suite à des insuffisances respiratoires. D'autres emporteront ces blessures invisibles jusqu'à leur mort...

b) Les lance-flammes :

Les lance-flammes sont apparus également en 1915 dans les rangs de l'armée allemande. Armes terrifiantes, ils ont pour objectif de déloger l'adversaire de positions souterraines et ou retranchées. Les premiers modèles de lance-flammes déployés sont sous forme fixe. Il s'agit de projecteurs qui sont installés dans les tranchées. Puis apparaissent des appareils transportables à dos d'hommes qui permettent une plus grande mobilité et souplesse d'utilisation. Ces engins sont capables d'envoyer des jets enflammés à 15-20 mètres.

Les lance-flammes (*Flammenwerfer*) sont utilisés par les troupes allemandes dès le premier jour de l'offensive contre les positions françaises. En effet, le bois d'Haumont, situé à l'ouest du bois des Caures, est capturé à l'aide de détachements de lance-flammes. Mais comme pour les gaz de combat, il serait faux de penser que cette arme ait été uniquement utilisée par les Allemands. Les Français, dès le printemps, recourent, il est vrai un peu moins, à ce type d'engins pour soutenir la lutte.

La plus grosse attaque au lance-flamme de la bataille a eu lieu le 1^{er} juin 1916 dans le bois de la Caillette, dans les pentes sud du fort de Douaumont. Les Allemands y ont rassemblé là dix gros projecteurs dont l'action va expliquer en partie la conquête dans la journée de ce qui restait du bois.

L'apparition de ces appareils sur le champ de bataille, bien visibles avec les jets de flammes et les lourds nuages de suie qui en découlent, suscite une très grande peur dans les rangs. En effet, la possibilité d'être happé par les flammes est terrifiante. Ceci entraîne un feu très vif en direction du porteur de lance-flammes. Il s'agit de tuer le plus rapidement possible celui qui manie cette arme barbare. Ce faisant, le porteur de lance-flammes est souvent touché, le transformant à son tour en torche humaine si le réservoir de pétrole qu'il porte est atteint par une balle... Des visions d'horreur qui marquent à tout jamais...

c) L'aviation :

Au déclenchement de la bataille de Verdun, le 21 février 1916, les Allemands rassemblent plus de 150 appareils afin de mettre en place un barrage aérien (*Lufsperr*) pour acquérir la supériorité au-dessus du front. Ils pourchassent les 70 appareils français et abattent les ballons d'observation. L'artillerie française ne dispose plus d'aucune indication pour régler ses tirs à moyenne et longue portées.

Le général Pétain demande des renforts en urgence. En deux semaines, des escadrilles de chasse sont amenées sur le front de Verdun comportant dans leurs rangs de très bons pilotes tels Navarre, Nungesser, Deullin ou encore Guynemer. Les avions de chasse s'organisent en patrouilles comportant quatre puis six appareils, leur redonnant l'avantage.

Le mois de mars marque le début de la contre-offensive aérienne des Français. Ce mois sera le plus meurtrier pour l'aviation française durant la bataille. Les combats aériens se multiplient. Durant ce mois, les avions français d'observation peuvent reprendre leurs vols de reconnaissance et de réglage d'artillerie.

Un mois plus tard, les incursions allemandes au-dessus des lignes se font moins fréquentes.

Au printemps, les Français ont alors rattrapé leur retard : ils alignent 260 avions contre 250 du côté allemand.

Sous l'impulsion de l'as Oswald Boelcke, le service aéronautique allemand essaie de faire face à cette menace en regroupant lui aussi les avions de chasse Fokker en unités distinctes : les *KampfeinsitzerKommando* (KEK) (« Commandos de chasseurs monoplaces »). Boelcke prend la tête de celui installé à Sivry-sur-Meuse. Le *KEK Sivry* devient alors une escadrille importante regroupant six appareils de chasse. Mais à partir de l'été, l'aviation allemande est définitivement passée sur la défensive.

Preuve de leur supériorité acquise, les aviateurs français ont obtenu, du 21 février au 1^{er} juillet 1916, 85 victoires homologuées contre 36 du côté allemand. Les pertes françaises s'élèvent, durant la totalité de la bataille à 281 pilotes et observateurs tués, blessés et portés disparus. Les chiffres allemands ne nous sont pas parvenus.

Les Allemands en tireront les conséquences en réorganisant leur chasse sous l'égide de Boelcke leur permettant de reprendre l'initiative à l'automne sur un autre front, celui de la Somme.

III. Bibliographie

- Aubagnac (G.), Raynaud (C.) (dir.), *Verdun, la guerre aérienne*, Éditions Pierre de Taillac - Musée de l'air et de l'Espace, 2016.
- Buffetaut (Y.), *Verdun, images de l'enfer*, Tallandier, 1996.
- Denizot (A.), *Verdun (1914-1918)*, NEL, 1996.
- Jankowski (P.), *Verdun*, Gallimard, 2013.
- Lefebvre (J.-H.), *Verdun, la plus grande bataille racontée par les survivants*, Éditions du Mémorial, 1995.
- Lepick (O.), Chaunu (P.), *La Grande Guerre chimique : 1914-1918*, PUF, 1998.
- Ortholan (H.), *L'artillerie de la Grande Guerre, 1914-1918, une arme en constante évolution*, Éditions Soteka, 2020.
- Prost (A.), Krumeich (G.), *Verdun 1916*, Tallandier, 2015.
- Schneider (J.-J.), *Le service de santé de l'armée française : Verdun 1916*, Éditions Serpenoise, 2008.

DOCUMENTS EXPLOITABLES EN CLASSE

I. Les témoignages

> Le paysage

Un aviateur français décrit le champ de bataille vu du ciel :

« Sur vingt kilomètres de large et dix de profondeur, le sol est une plaie ouverte, couleur de glaise et de terre fraîche ; les villages sont détruits et effondrés, les forts ne sont plus que des fantômes géométriques rongés par les entonnoirs [...]. Les deux infanteries sont perdues dans ce décor lunaire. Sans abris, sans tranchées, coupés pendant le jour de toute liaison avec l'arrière, les fantassins sont couchés dans les trous de marmites suivant une ligne indéfinie que les combats déplacent chaque jour. »

Béraud-Villars (J.) (alias « Lieutenant Marc »), *Notes d'un pilote disparu (1916-1917)*, Hachette, 1918¹.

> La montée au front

- L'aspirant Laby, médecin rattaché à la 56^e DI, raconte la montée au front, au mois de mai 1916, dans les environs de l'Ossuaire de Douaumont qui sera bâti une dizaine d'années plus tard :

« Mardi 16 mai.

Départ à 19h30 pour la première. C'est une relève terrible : l'artillerie tape comme rarement. Feux de barrages nombreux et serrés à traverser. Nous arrivons aux « Quatre cheminées » vers 23 heures. A partir de là, jusqu'à la ferme de Thiaumont, c'est épouvantable. (C'est entre la Côte du Poivre et Douaumont). Nous passons « Froide Terre ». Nous sommes à la file indienne, en plein bled². Nous traversons deux ravins très profonds. Nous avons la lune juste derrière nous et les Boches nous voient nous découper sur le ciel, aux crêtes.

Les gamelles et les casques reluisent. Des fusées éclairantes nous font jeter à chaque instant à plat ventre. Une pluie de 105 fusants arrive. Le sol est labouré de trous de marmites. Toujours des fusées et toujours la reptation. Arrivés au haut de la dernière crête, au-dessus du « Ravin de la Dame – dit Ravin de la Mort » (se prolongeant par le « Ravin des Vignes »), nous avons une vision très nette de tout le champ de bataille, éclairé violemment par les fusées. C'est là, dans le fond, qu'est notre PS [Poste de Secours], à 150 mètres des Boches. »

Laby (L.), *Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées (28 juillet 1914-14 juillet 1919)*, Paris, Bayard Éditions, 2013.

- Le capitaine Charles Delvert, du 101^e RI, présente également son cheminement jusqu'aux premières positions dans le secteur du fort de Vaux, le 17 mai 1916 :

« Nous sortons du tunnel [de Tavannes, tunnel ferroviaire reconverti en un grand abri] par la même issue que celle par où nous sommes entrés.

C'est que si les deux issues sont repérées, la sortie l'est particulièrement. D'ailleurs, à celle par où nous sortons, un sergent a été décapité il y a quelques heures.

Nous nous engageons dans l'unique boyau qui mène au ravin des Fontaines.

La plupart du temps, il n'est qu'à 80 cm ou même 60 cm de profondeur. La désolation du paysage devient de plus en plus poignante. Les arbres ne sont déjà plus que des piquets. Partout des trous d'obus. Pour comble, à certains endroits, le boyau se change en canal : 40 à 50 cm d'eau [...].

Les obus tombent autour de nous avec un fracas assourdissant ; une fumée noire et âcre s'élève à chaque explosion. Il faut se hâter et faire hâter *Consul* [le supérieur de Delvert]. Catastrophe ! Le boyau est bouché par une compagnie du 124, qui va relever !

¹ Téléchargeable sur le site Gallica à l'adresse suivante :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9807585r.textelimage>

² Touyeras, qui s'est surchargé de tout un équipement pesant, est éreinté et jette tous les cent mètres un nouvel objet : couverture, conserves, musettes et jusqu'à un appareil à photo tout neuf ! Tout y passe !!!

En sens inverse arrive une compagnie du 35 qui, elle, est relevée, et au ton dont l'officier qui la commande dit : « Compagnie relevée », on comprend toute la joie qu'il a à sortir de l'Enfer. C'est alors, dans le boyau où l'on passe difficilement en file un par un, une inextricable confusion de casques, de canons de fusils, de gamelles qui s'enchevêtrent vers un sens et vers l'autre, et sur qui la pleine lune verse sa clarté blanche.»

Charles Delvert, *Carnets d'un fantassin (7 août 1914 – 16 août 1916)*,
Dacres éditions, 2016.

> La nature du terrain

Louis Barthas (280^e RI), décrit en mai 1916, la nature du terrain sur la cote 304 :

« La tranchée que notre compagnie venait occuper était à peu près à mi-pente ; à l'entrée sur une pancarte à moitié emportée par un éclat je lus « Tranchée Rascas ».

Ce n'était en réalité qu'un mauvais boyau creusé en une nuit par des troupes qui s'étaient accrochées là et qui le lendemain y avaient été écrasées par les « marmites ».

Là, de la chair humaine avait été broyée, déchiquetée ; aux endroits où la terre avait bu du sang des essaims de mouches tourbillonnaient ; pourtant on ne voyait pas de cadavres mais on devinait leur présence, cachés sans doute dans des trous d'obus proches avec un peu de terre dessus, par des relents de chair corrompue. Partout des débris de toutes sortes, fusils brisés, sacs éventrés d'où s'échappaient des lettres tendres et de chers souvenirs conservés précieusement et que le vent dispersait, puis des bidons crevés, des musettes déchirées, le tout marqué au numéro du 125^e régiment ! »

Barthas (L.), *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, La Découverte/Poche, 1997.

> Le bombardement

- *L'Allemand Arnold Zweig, dans Education héroïque devant Verdun, présente de manière métaphorique le bouleversement du terrain entraîné par les tirs d'artillerie :*

« Ils [les soldats] ont souffert la faim, sont restés accroupis dans la boue jusqu'à mi-corps, ils s'y sont terrés parce que c'était le seul moyen de se couvrir ; ils n'ont pas dormi, ils ont lutté contre la fièvre à force d'aspirine, et ils ont tenu. Et maintenant ils sont déchiquetés. L'air n'est plus qu'un roulement de tonnerre, la foudre tombe dru. Impossible de quitter les tranchées, qui ne sont plus des tranchées ; impossible d'y rester, car elles se sont mises à bouger ; houleuses, elles jaillissent vers le ciel et retombent dans les gouffres d'un enfer qui s'ouvre sans répit. On se réfugie dans les abris et ces abris croulent, les obus bouchent les souterrains profonds, ensevelissant les occupants déjà à bout de nerfs s'il leur reste quelque vitalité physique. En deçà des tranchées, le barrage des canons de campagne fait gicler l'acier tranchant comme des couteaux ; dans les tranchées mêmes, les tirs verticaux des plus forts calibres et des mortiers plongent sans arrêt. Les mitrailleuses sont balayées, les nouveaux lance-mines sont ensevelis dans la boue et fracassés, et les fusils s'enrayent dans ce déluge d'argile et d'éclats d'acier. »

Zweig (A.), *Education à Verdun*, Bartillat, 2014.

- *L'instituteur Marc Delfaud, mobilisé au front, dans les rangs du 206^e RI, décrit les effets psychologiques entraînés par les bombardements :*

« Chaque obus qui arrive nous cause une angoisse indicible. On le sent arriver comme une flèche, la trajectoire tendue. Les muscles se contractent douloureusement, et l'oreille tendue vers le sifflement qui approche cherche à discerner la direction probable et le point de chute de l'obus. Puis c'est le soulèvement de terre, dans laquelle on sent l'obus pénétrer profondément comme une vrille, et enfin le déchirement de l'explosion qui fait mal à l'oreille. Enfin, c'est la chute des moellons, des éclats qui tombent en grêle sur la façade et dans la porte, et l'irruption de la poussière et de la fumée dans la cave. [...] Quelles secondes d'angoisse que celles pendant lesquelles, l'oreille tendue, on entend le sifflement d'abord à peine perceptible, rapidement grandissant, dominateur ! Comme on se recroqueville ! Comme on est petit et chétif ! Où va tomber l'obus ? On sent, dans un espace d'un dixième de seconde peut-

être, que le coup sera long, ou à peu près juste. Et puis c'est l'éclatement formidable, qui assomme, déchire les nerfs et arrache les entrailles. Il est difficile de s'habituer à ce tintamarre. »

Delfaud (M.), *Carnets de guerre d'un hussard noir de la République*, Éditions italiques, 2009.

> Le combat

Le capitaine Charles Delvert présente, dans ses carnets, la défense du retranchement R1, une tranchée renforcée, non loin du fort de Vaux au début du mois de juin 1916 :

« 1^{er} juin 1916 : [...]

Deux mitrailleuses battent le ravin. Devant leur champ de tir, on voit des groupes de corps gris étendus sur la terre. L'aspect de la tranchée est atroce. Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, des mares de sang. Sur le parados, dans le boyau, des cadavres raidis couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux [Aumont. Un petit de la classe 16]. La chair, déjà en putréfaction sous le grand soleil, s'est boursoufflée hors de l'étoffe et un essaim de grosses mouches bleues s'y presse.

A droite, à gauche, le sol est jonché de débris sans nom. Boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés, éclaboussés de sang.

Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les Allemands nous envoient quelques obus lacrymogènes qui achèvent de rendre l'air irrespirable. Et les lourds coups de marteau des obus ne cessent de frapper autour de nous. [...]

Vendredi 2 juin

20 heures – Les Allemands d'en face sortent de leurs tranchées. Ici tout le monde est au créneau. J'ai fait distribuer à tous des grenades, car à la distance où nous sommes, le fusil est impuissant.

Les voilà ! En avant ! Sortais coupe les ficelles des cuillers, et nous les expédions. Ils nous répondent par des grenades à fusil, mais qui portent trop loin.

- Lancez une fusée rouge !

Les Allemands, surpris par nos grenades, regagnent leurs tranchées en vitesse. Tout à coup des flammes fusent derrière moi, avec des torrents de fumée blanche et noire. Ce sont de véritables jets de flammes. Pas de doute, ils ont forcé à droite et nous lancent ici des liquides enflammés !

Mais voilà que de l'incendie montent des flammes vertes, rouges. Je me rends compte. C'est mon dépôt de fusées qui flambe ! A un pareil moment ! Heureusement que les Allemands ont été repoussés !

Des malheureux dévalent de la droite en criant : « Sauve qui peut ! » Quelques hommes s'émeuvent auprès de moi et quittent le créneau.

- A vos places ! Et vous, tas de gourdes ! Vous foutez le camp parce que deux fusées flambent !

En moins de deux, l'ordre est rétabli. [...]

Samedi 3 juin

Il y a près de soixante-douze heures que je n'ai pas dormi.

Les Allemands attaquent à nouveau au petit jour. (2h30).

Nouvelle distribution de grenades.

Hier on m'en a vidé vingt caisses, il faudra être plus modéré.

- Du calme, les enfants ! Laissez-les bien sortir ! On a besoin d'économiser la marchandise. A vingt-cinq pas ! Tapez leur dans la g... A mon commandement.

Feu.

Et allez donc !

Un craquement d'explosions. Bien ensemble. Bravo ! Une fumée noire s'élève. On voit les groupes allemands tournoyer, s'abattre. Un, deux, se lèvent sur les genoux et s'esquivent en rampant. Un autre se laisse rouler dans la tranchée, tant il est pressé. [...]

Delvert (C.), *Carnets d'un fantassin (7 août 1914 – 16 août 1916)*, Dacres éditions, 2016.

> L'anxiété avant l'assaut

Guy Hallé (74^e RI), exprime son ressenti ainsi que celui de ses camarades, le 22 mai 1916, en première ligne dans le bois de la Caillette quelques minutes avant l'assaut pour reprendre le fort de Douaumont :

« Et voilà, c'est fini, l'ordre d'attaque est arrivé ; les hommes taillent des gradins dans le parapet pour sauter tout à l'heure. Je sais bien que nous sommes venus ici pour prendre Douaumont ; ce n'est un

mystère pour personne qu'il va falloir une fois de plus exposer sa chair ; on le sait, les hommes le savent tous. Et pourtant, pourtant, jusqu'à maintenant, jusqu'au passage de cette montre, de ce pli que j'ai eus dans les mains que j'ai donné à l'agent de liaison pour qu'il le porte au lieutenant, ma pauvre tête a douté, a espéré... je n'en sais rien moi-même : un contrordre, une relève, l'opération remise que sais-je ; un tas de folies que ma volonté rejette à mesure qu'elles se présentent, que je ne veux pas croire, auxquelles je ne veux pas penser, tout entier à ce sentiment qu'il faut avoir : se tenir correctement devant la mort ! Ce n'est pas bien difficile de dire cette petite phrase ; mais quel effrayant effort il faut faire, mon Dieu ! Quelle chose affreuse ! Se dire : en ce moment je suis moi, je suis tout entier moi ; mon sang circule et bat dans mes artères ; j'ai mes yeux, toute ma peau est intacte, je ne saigne pas. Si on arrêtait, si on cessait cette affreuse guerre maintenant, tout de suite, je pourrais m'étendre et dormir sous ce soleil. Oh dormir en pensant que c'est fini, que je vivrai, que j'aurai des joies, des peines, de la douleur, des jouissances ; que je ne serai pas tué ! »

Guy Hallé, *Là-bas avec ceux qui souffrent*, Ysec éditions, 2002.

> L'ensevelissement

Romain Darchy, agent de liaison au 408^e RI, reçoit l'ordre, au début du mois de mars 1916, de porter un pli sur les pentes nord du fort de Vaux. Alors qu'il fait une pause sous un intense bombardement, il nous livre ce témoignage bouleversant :

« Tout à coup, le « vrrr... » sourd d'une marmite qui s'approche me tient immobile et recourbé. A peine ai-je le temps de penser « elle n'ira pas loin celle-là ! » qu'un éclatement formidable se fait entendre. Un puissant éclair m'éblouit. Je me sens projeté violemment sur ma droite. Un « vrrr... » déchirant, c'est l'obscurité, l'œuvre d'une seconde. Que s'est-il passé ? Où suis-je ? Est-ce que je rêve ? Mais quoi ? Mais quoi ? Serais-je enterré ? Mais... Ce n'est pas vrai ! Mais... tout est écroulé à mes côtés ! Je veux m'effacer, je ne puis reculer. Je veux m'enfuir, je ne puis avancer. Je veux bondir, je ne puis me lever. Partout, partout, quelque chose m'arrête ! Je suis impuissant ! Je pousse des cris sauvages...

- Au secours ! Au secours ! A moi, les amis !

Mon souffle s'épuise en appels désespérés. Personne ne me répond, personne ne me dit : « Courage !... » Il me reste encore dans la poitrine juste de quoi faire jaillir une parole, un mot, un mot si faible qui est aussi doux que celui d'un petit enfant, et ce mot c'est « Maman ! ». Quand j'ai fini de crier ma gorge se serre, il s'en échappe des sanglots pour que je n'étouffe pas. Mais, où suis-je donc ?

Où je suis ? Sous une couche de rondins et quatre pieds de terre, assis, le dos courbé, la tête inclinée, n'ayant de place que pour me pencher légèrement. Quel miracle cependant ! Les rondins se sont écroulés et la terre avec eux. Un seul, un seul, celui sous lequel je me trouve, celui que mon casque frôle, a buté contre le parapet, laissant ainsi entre lui et le sol le petit espace où je suis. [...]

Que vais-je devenir ? J'appelle de toutes mes forces : « A moi ! A moi ! » pour terminer par de mêmes cris que la triste réalité m'a fait prononcer d'une voix sanglotante. J'appelle à me rompre les veines. « Au secours ! Au secours ! ». Comme si mes cris pouvaient passer à travers ce qui me couvre, dominer le bombardement sauvage et voler jusqu'à l'abri où mes camarades peuvent tout penser de moi, hormis que je suis enterré vivant ! Personne ne me répond. A quoi bon m'égosiller ? On ne m'entendra pas ! Seul le pourrait l'agent de liaison, l'isolé qui passerait en courant, là, au-dessus. Et encore, que lui semblerait un aboiement au milieu de tant d'autres ? [...]

Brusquement, je me sens abattu, puis je veux me redresser mais je ne le puis pas. « Allons ! Courage quand même ! Courage jusqu'à la fin ! Oui, tu es enterré, personne ne pourra t'entendre ! Bientôt l'air te fera défaut. Petit à petit, la mort viendra et ce sera peut-être long, bien long ! Tu rendras sagement ton âme à Dieu, certain que tu as fait ton devoir. Tu seras comme ceux d'à côté, dans quelques jours, ton corps encore vivant sera en putréfaction, il dégagera la même odeur que celle que tu respires et qui te repousserait si tu pouvais être libre. Attends ! Attends ! Et pour cela, aie du courage ! ».

Je ne puis plus pleurer, mes larmes sont taries. Il faut mourir ! Eh bien, mourons dignement ! Je retire d'une de mes poches le chapelet que ma mère m'a remis le jour où je suis parti. Je l'égrène de mes doigts tremblants. Je l'égrène, une, deux, trois fois... C'est un demi-sommeil qui m'arrête de prier... [...]

A quatre heures, je reprends courage. Depuis cinq heures, j'ai espéré et désespéré. J'ai tour à tour gueulé, pleuré de rage et pleuré de douleur. J'ai été fort, j'ai été faible. J'ai entrevu la vie, j'ai su approcher la mort. J'ai fouillé toute mon existence. J'ai voyagé et je suis parvenu au même but. J'ai compté les minutes, j'ai compté les secondes, et tout cela, c'était de la souffrance. C'était interminable ! J'ai lutté pour n'arriver à rien et je me suis abattu. J'ai dépensé toutes mes forces. J'ai tout fait et je n'ai rien fait. Mon corps, tout mon corps se crispe, mon labeur reste sans fruit. Aucune lueur n'apparaît. Aucun air frais n'arrive. Ah oui ! Cette fois-ci, il n'y a plus rien à espérer. Je vais laisser ma jeunesse !

Que c'est terrible de mourir en pleine connaissance, avec du sang plein les veines ! Maintenant que mes larmes peuvent couler, je me mets à pleurer comme un bambin. Je puis à peine respirer, et ce que je respire a une odeur cadavérique. Trente ou quarante corps qui sont là à quelques pas de moi... [...]

Il y a donc près de sept heures que mes yeux ne voient que du noir, sept heures que mon corps est presque immobilisé. Je frappe ou plutôt il me semble que je frappe si fort que rien ne peut me résister. Et cent coups de poignet succèdent à tant d'autres, frappent sans relâche, comme s'ils avaient méconnu la lassitude. [...]

Le bruit continue, la terre glisse, j'en ai jusqu'aux épaules, mes bras s'en retirent avec peine. Le bruit va en décroissant puis s'arrête. Encore une fois, où suis-je ? Mais quoi ? Ce n'est plus du noir que mes yeux aperçoivent, que voient-ils ? Quelque chose qui a une couleur et une forme. Et mes narines, que respirent-elles ? Quelque chose que je n'ai point senti depuis que je suis enseveli. Est-ce que je rêve ? C'est la lueur du jour que j'entrevois ? Est-ce un air plus pur que je respire à pleins poumons ? Je rêve, je dois rêver !

Se peut-il que je sois sauvé ? Mais non, je ne puis le croire. J'ai trop souffert, trop longtemps désespéré. Il n'est pas possible qu'un tel bonheur me soit donné ! Et pourtant, je sens mon corps renaître. Oh oui ! J'entrevoir le ciel par une ouverture minuscule, un ciel impur, jaunâtre, rempli de fumée. J'entends mieux la danse infernale. Durant des minutes entières, sans songer à m'échapper, je lève la tête vers la brèche qui vient de s'ouvrir. Que c'est bon de respirer ainsi ! Je trouve cela si délicieux que, de cet air pourtant impur, je voudrais faire craquer ma poitrine si elle n'était pas moulée dans la terre. Un certain bien-être naît en moi. Mon corps devient plus alerte et mon esprit plus lucide. Je pousse le gravier, je le tasse pour dégager mon torse, je me soulève, je me raidis, je me détends. La terre s'écarte, mes genoux, mes pieds, tout mon corps va et vient. La terre s'écarte encore. Je me débats, je boxe dans ma cage... elle se brise !

Deo gratias ! Tu vas donc t'achever, calvaire innommable ! Ah ! ce n'est pas trop tôt. Je vais te quitter sans regret, cellule maudite ! »

Darchy (R.), *Récits de guerre, 1914-1918*, Bernard Giovanangeli, Ville de L'Aigle, 2012.

> Les attaques aux gaz et aux liquides enflammés :

Le médecin Aide-major Baros, rattaché au 217^e RI, raconte les effets d'une attaque au gaz alors qu'il est en poste au tunnel de Tavannes :

« Mardi 11 juillet 1916.

Tunnel de Tavannes. Les Allemands nous poussent et arrivent en nombre. Les blessés se présentent, nombreux, de tous côtés, terrifiés et affolés ; il y a un gros reflux vers le tunnel ; on nous décrit avec terreur, des visions tout à fait effrayantes ; les Allemands viennent en foule, lancent des grenades et projettent des jets de liquides enflammés ; les obus tombent partout, et beaucoup éclatent presque sans bruit, avec le son d'une bouteille qui se casse et en laissant échapper un gaz très volatil à odeur chimique vive, piquant les yeux, la gorge et provoquant une sensation de brûlure jusque dans les poumons.

Brusquement un cri s'élève : Voilà les gaz ! ... Une odeur aromatique d'amandes amères nous saisit au nez, nous pénètre dans la gorge et les poumons. On s'empresse de mettre le masque, mais c'est déjà trop tard ; les yeux pleurent, les narines piquent, la gorge donne une sensation de chatouillement intolérable. On étouffe déjà dans ce tunnel ; il ne manquait plus que cela ; c'est le bouquet.

Le reflux de blessés et de poilus affolés continue ; une quantité énorme d'hommes se précipitent sous le tunnel, toussant, crachant, étouffant sous les gaz, hagards et les yeux exorbités, quelques-uns avec de l'écume à la bouche et une pâleur livide sur la face. Le tir de barrage allemand est intense aux deux issues du tunnel. Toutes nos réserves, portées en avant, vont soutenir nos lignes chancelantes...

Des sapeurs préparent tout pour faire sauter le tunnel si l'avance ennemie continue. »

Cité dans : Lefebvre (J.-H.), *Verdun, la plus grande bataille racontée par les survivants*, éditions du Mémorial, 1995.

> Le poste de secours

- *L'aspirant Laby décrit son poste de secours très précaire sur le champ de bataille de Verdun :*

« Mercredi 17 mai.

Nous avons un PS [Poste de Secours] non blindé : c'est un trou, recouvert de planches. Un 77 y entrerait comme chez lui. Nos tranchées sont à 30 mètres des Boches, sans aucune défense accessoire : pas un fil de fer. Ceux qui s'en tireront, de ce coupe-gorge, auront encore de la veine. Un

obus arrive qui, à lui seul, tue huit poilus et en blesse quatre (dont trois sergents). Ça barde salement. A 22 heures, alerte ; feux de barrage intenses. Il en tombe tout autour de nous ; le terrain est labouré comme une écumoire. Artillerie toute la nuit. Heureusement que notre PS est un peu défilé, sans quoi il y a longtemps qu'il n'existerait plus. Mes brancardiers sont pris dans le feu avec leurs blessés. »

Laby (L.), *Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées (28 juillet 1914-14 juillet 1919)*, Paris, Bayard Éditions, 2013.

- *Le médecin aide-major Baros, du 217^e RI, présente son poste de secours établi dans un élément de fortification :*

« Je vais rejoindre par un long boyau souterrain mon poste de secours succédant au poste du colonel. C'est une ancienne redoute en ciment armé qui n'est plus qu'un éboulis de cailloux et de toutes sortes de choses informes et bouleversées ; le plafond fissuré et faisant un ventre très bombé au-dessus de nos têtes, donne l'impression qu'au moindre petit obus, il nous tombera sur la tête et nous ensevelira sous ses décombres. Les hommes s'entassent là-dedans comme des harengs dans une tonne. »

Cité dans : Lefebvre (J.-H.), *Verdun, la plus grande bataille racontée par les survivants*, éditions du Mémorial, 1995.

> **La souffrance des blessés et leur évacuation du champ de bataille**

- *Le soldat Alfred Salabelle (74^e RI) décrit ses souffrances alors que blessé, il reste étendu sur le champ de bataille de Verdun à la fin du mois de mai 1916 à proximité du fort de Douaumont :*

« A l'attaque du fort de Douaumont, je suis blessé par un éclat d'obus qui me fracasse la hanche gauche. Je suis mis à l'abri dans un trou d'eau et reste là jusqu'au soir. La soif commence. Au matin du 23 mai, je suis relevé et porté au ravin de la Caillette. Là, on me remet dans un trou en me disant qu'il y a un poste de secours tout près et que d'autres brancardiers viendront me chercher. Effectivement, dans la matinée du 23, un major vient constater ma blessure et repart en disant qu'il reviendra dans quelques instants, faire le pansement. Jamais je ne le reverrai. Je demeure ainsi pendant trois jours, sans manger ni boire. Le troisième jour, on met à mes côtés, un deuxième soldat blessé aux jambes de plusieurs balles de mitrailleuse et un troisième qui meurt aussitôt. Le 26 mai, le bombardement est terrible. L'aumônier Etcheber qui passe par là, se jette dans le trou pour se garer des éclats. Il se trouve qu'il est du même pays que le blessé aux jambes et ils parlent en patois des Pyrénées. Le pauvre diable se confesse et reçoit l'absolution. Se tournant ensuite vers moi, l'aumônier me demande si je veux son secours. Je ne peux accepter, n'étant pas baptisé. L'aumônier me baptise, s'en va en me laissant sa gourde. Ce n'est que le sixième jour, au matin, que deux brancardiers passant par-là, me relèvent et m'évacuent sur Landrecourt. »

- *Un blessé allemand raconte :*

« Près de la ferme des Chambrettes, un médecin de campagne anxieux [...] me panse. Il examine mes blessures et constate que j'ai été touché par des éclats de grenades. De fait, il m'en trouve un dans ma hanche gauche et l'en retire. Puis il me fait une injection contre le tétanos et me déclare incapable de marcher. Il me désigne une salle où il y a plusieurs blessés couchés par terre et me dit que nous serons transportés à Azannes par le chemin de fer de campagne. Nous attendons longuement. Je perds patience. C'est pourquoi je m'échappe et cherche à aller à pied à Azannes, qui est à une heure et demie. Je connais bien le chemin [...]. Depuis le bois des Fosses, j'arrive sur le plateau et ne puis continuer ma marche. Là un soldat du train prussien arrive sur sa charrette et quand il me voit couché sur la bordure du chemin, complètement paumé, vêtements déchirés et couvert de sang, il prend pitié et consent à me transporter à Azannes au poste de collecte des blessés [...] Le soir, le train des blessés part pour Montmédy. Il y a plusieurs centaines de blessés, dont moi. »

Cité dans : Prost (A.), Krumeich (G.), *Verdun, 1916*, Tallandier, 2015.

- *Un autre décrit les étapes de son évacuation :*

« A côté de moi, un homme de l'infanterie touché à la poitrine [...]. A côté un Bavarois, un tout jeune garçon, dont la rotule avait été enlevée par un éclat de grenade. Il était assis dos au mur, sa tête blonde tournée en arrière, pendant que le médecin tentait d'arrêter l'hémorragie. Il arrivait encore un autre transport de blessés. Le médecin ne savait plus où les mettre. La chambre était pleine. Dehors, il y en avait déjà beaucoup et il en arrivait toujours de nouveaux. L'automobile n'était toujours pas arrivée pour

les transporter à l'arrière. [...] Enfin arrive une ambulance. Les 12 hommes les plus grièvement blessés, dont moi, sont évacués. [...] Nous nous arrêtons face à l'hôpital d'un petit lieu d'étape. On a préparé 12 brancards pour nous recevoir. Alors nous sommes transportés dans la salle des interventions. C'est un lieu où le malheur s'accumule. Supporter ce qu'on vit ici lors d'une journée de grande bataille est hors de portée même des nerfs du guerrier le plus éprouvé. D'abord c'est l'odeur oppressante d'éther de l'anesthésie, et puis l'on voit des corps allongés sur de longues tables, l'un à côté de l'autre, le médecin penché sur eux, pour réparer ce qui est encore réparable. Et les cris des blessés... »

Cité dans : Prost (A.), Krumeich (G.), *Verdun, 1916*, Tallandier, 2015.

> Le combat dans les forts

Le lieutenant français Roy, du 2^e Génie relate les combats dans les galeries du fort de Vaux :

« Dès le 3 [juin], l'ennemi est entré dans le fort et se manifeste ; mais pour tenter d'aborder l'obstacle N.-E. (nord-est) il lui faut gravir un long escalier qui s'enfonce dans la profondeur, afin de permettre l'accès au coffre par-dessous le fossé n°1. Nos mitrailleurs dominant cet escalier et, au moindre bruit, l'arrosent copieusement de feux nourris. Cependant vers le soir, le barrage qui a pu être miné saute, mais imparfaitement ; on s'occupe à le rétablir dans une infernale bagarre où le caporal Tuffery est tué, le sergent Gorret et trois hommes sont blessés. Tous appartiennent à mon peloton.

Le lendemain on abandonne ce point par trop coûteux. On ferme la grille qui lui fait suite, on ferme aussi à bloc le barrage suivant, tout en moellons, très épais, et l'on se retire en définitive derrière le barrage à mitrailleuse, proche de la galerie qui devient notre dernier point de résistance.

Côté N.-O. (nord-ouest) après une violente poussée des Boches, qui, avec un formidable cran, parviennent à l'aborder, ainsi que de l'autre côté, on abandonne le 1^{er} barrage en chicane de la gaine qui n'est d'ailleurs pas des plus solides, et l'on en établit un second plus lourd, plus épais que l'on arme comme de coutume.

A tous ces barrages, successivement les combats furent épiques. L'ennemi sans arrêt tentait de les forcer, et c'était une lutte perpétuelle à la grenade et à la mitrailleuse. Pourtant, malgré bien des incidents divers, la résistance ne céda en aucun point et nous pûmes, de haute lutte, conserver nos barrières intactes.

Dans cette enceinte hermétique de lourdes maçonneries et de blocages de fortune, nous avons fait de notre mieux, attendant un secours que nous ne cessions d'appeler par pigeons ou par optique, et qui, nous n'en doutions pas, se manifesterait d'un instant à l'autre. Mais nous ne pouvons plus rien apercevoir sur l'extérieur. L'ennemi est en possession de deux observatoires principaux et le seul qui nous restait devient inaccessible.

Entre l'assaillant et nous, dans les petites casemates du bloc qui précède l'observatoire, nos morts, ceux que l'on avait pu y transporter, dormaient dans leur isolement, sous la tempête déchainée en furieux assauts des fantassins allemands. »

Roy (P.-A.), *Avec les honneurs de la guerre*, Grasset, 1938.

> L'aviation

Jean Beraud-Villars raconte sous le pseudonyme de « Lieutenant Marc » son expérience de pilote incorporé dans une escadrille d'observation, la MF 44, équipée de Farman F40, sur le front de Verdun en 1916. Au mois de juin, il note :

« Un réglage par jour, c'est un peu monotone. On croit que notre vie est toute de liberté et de fantaisie. Or, nous avons un tour à prendre, une mission journalière à accomplir à heure fixe sous le seul tempérament des circonstances atmosphériques, et nous nous retrouvons sur les lignes avec la ponctualité d'un factionnaire qui vient monter sa garde.

Un réglage, quand les artilleurs marchent, quand nous n'avons pas d'ennuis de T.S.F. ou de moteur, dure de trois heures à trois heures et demie. C'est un travail dur. Il faut un gros effort de volonté, d'attention et d'endurance pour rester pendant trois heures la main sur les commandes et attaché à son siège, tel un rameur de galères. A cette immobilité s'ajoutent pour nous fatiguer, la tension morale, la menace constante des avions et du canon, les variations de température, les différences de pressions dues à l'altitude.

Le patron fait son possible pour nous éviter de voler deux fois. Une sortie nous suffit : nous descendons d'appareil considérablement abrutis, les yeux picotants, le dos raide et la tête vide. En attendant l'heure de la liaison qui nous enverra faire quarante kilomètres d'auto dans la poussière et la confusion des

routes de Verdun, nous nous affalons sur nos lits, secoués toutes les cinq minutes par le téléphone, l'odieux téléphone, et si flapis que nous n'avons ni le goût ni le temps de lire ou d'écrire.

Mais qui se plaindrait de faire un travail pénible dans ce coin du front où tout le monde, du petit au grand, souffre, s'épuise et se fait bousiller.

Monotone, d'ailleurs, notre travail ne l'est que parce que la fatigue nous fait perdre la faculté de nous émouvoir et la notion du pittoresque, car chaque jour nous apporte son aventure ou son drame.

Il y a les incidents qui nous sont personnels, les combats, les éclats dans les toiles, l'appareil qu'on risque d'accrocher en l'air, la panne qui menace, le réglage réussi ou le réglage loupé. Il y a aussi ce qu'on voit sur le terrain : les camarades qui tombent descendus par un obus ou un Boche, les blessés qui usent leurs dernières forces à revenir atterrir devant les Bessonneaux [de gros hangars] et qui, une fois-là, pâles et creusés, ne peuvent plus parler ni se lever de leur siège ; l'équipage qui crie en rentrant : « Il y a eu trois incendies dans ma batterie et j'ai tiré dix salves d'efficacité », celui qui clame : « Bande de minus ! ils n'ont pas tiré dix coups et pendant ce temps-là j'ai failli me faire avoir par les deux petits aviatiks de la rive gauche » ; les chasseurs qui rentrent à moitié fous d'excitation et racontent à la foule assemblée : « Je l'ai tiré trois quarts arrière après une chandelle et il a commencé à flamber... » ; et les deux Nieuport que nous avons vu atterrir ce matin côte à côte – un pilote criait : « Bon Dieu de bon dieu, j'en ai eu deux, deux en sept cartouches ! », et l'autre, dont le plan inférieur, à moitié cisailé par une balle, vibrait, flottait, presque détaché du fuselage : « Je n'ai jamais eu si peur !... »

Béraud-Villars (J.) (alias « Lieutenant Marc »), *Notes d'un pilote disparu (1916-1917)*, Hachette, 1918³.

> La relève

- *Après avoir tenu leurs positions une quinzaine de jours dans le secteur Vaux-Damloup et résisté à de terribles assauts les 8 et 9 mars 1916 sur les pentes du fort de Vaux, les hommes du 408^e RI, régiment de Romain Darchy, sont enfin relevés. Après un court séjour au fort de Vaux, les survivants doivent se regrouper au fort de Tavannes, alors moins exposé.*

Romain Darchy raconte cette marche de nuit vers l'arrière-front :

« - En avant ! commandent nos guides.

Nous venons d'avancer de quelques pas quand une section de mitrailleuses du 86^e [régiment qui a relevé le 408^e RI] nous croise. Le chef qui la commande nous interpelle :

- Où allez-vous ?

- Au fort de Tavannes !

- Ma section va en première ligne, continue-t-il. Etant plus pressés que vous, laissez-nous vous devancer et, comme il n'est pas prudent de rester groupés, ne repartez que quand nous serons à une cinquantaine de mètres

- Bien ! répond le sergent Aubert. 408 demi-tour, tout le monde dans l'entonnoir !

Les obus tombent par rafales. Nous exécutons l'ordre donné. A peine sommes-nous dans le fond de l'excavation, qu'une marmite à bout de course se fait entendre et vient tomber avec une flamme gigantesque qui nous aveugle une seconde, au milieu de la section de mitrailleuses qui ne nous avait même pas devancé de vingt mètres. Les éclats viennent voler vers nous et quand le bruit de la détonation s'éloigne, nous percevons des cris confus qui viennent d'où l'explosion a jailli.

- Y a-t-il quelqu'un de touché ?

- Je suis blessé au genou ! répond un camarade.

Immédiatement, nous lui enlevons ses bandes, nous le pansons. Le sergent lui donne le peu de vin qu'il lui reste. Les plaintes et les râles ne cessent pas là-bas à vingt mètres de nous. Nous nous levons pour repartir et aller près des mitrailleurs pour les secourir si possible. Au même instant un éclair nous éblouit, un obus que nous n'avons pas entendu venir éclate avec un terrible fracas de cuivre.

- J'suis blessé à la jambe ! dit un premier.

- Je l'suis à la fesse ! reprend un second.

- Moi, c'est l'épaule ! fait un autre.

Le sergent Aubert ne dit rien, il doit être touché.

- Vous êtes blessé, sergent ?

- Oui, au-dessous du cou !

- J'crois bien que je suis touché aussi ! dis-je à mon tour.

³ Téléchargeable sur le site Gallica à l'adresse suivante: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9807585r.texteImage>

J'ai ressenti comme un coup de fouet. Maintenant, je ne ressens plus rien. C'est peut-être la commotion. Cependant, j'ai le bras droit qui s'engourdit et quelque chose d'humide inonde et colle à la chemise. Mais je ne ressens aucune douleur.

Nous nous remettons en marche (la plupart aidés par les quatre ou cinq poilus qui sont encore valides) en laissant deux des nôtres dans l'entonnoir, Chedin tué à mes côtés, et le sergent Nicollot. Lorsque je franchis les lèvres de l'excavation, je me sens presque impuissant à soutenir mon sac. Il me semble maintenant qu'à mon bras droit un poids très lourd est attaché et qu'il devient de plus en plus humide. Nous avons vite fait d'atteindre les mitrailleurs.

- Ne passez pas malheureux ! nous crie un pauvre garçon qui peut à peine se remuer. Ne passez pas, vous allez vous faire massacrer !

- Au secours ! Au secours ! dit un autre

- Oh ! Que je souffre ! Sauvez-vous les gars ! A moi ! A moi !

Et au milieu de tous ces cris, nous percevons en approchant bien près, une voix fluette, presque une voix d'enfant qui appelle :

- Maman ! Maman !

Ce ne sont que gémissements. Comment secourir ces infortunés ?

Nous ne sommes que dix ! Il y en a six ou sept de blessés, et trois ou quatre qui peuvent marcher seuls.

- Emmenez-nous ! pleurent ceux qui ont encore un souffle de vie et qui entendent toujours le bombardement impitoyable

- Nous ne le pouvons pas, les amis ! Nous sommes blessés aussi !

Prenez patience, ayez du courage, nous vous signalerons au poste de secours !

- Emmenez-nous ! Emmenez-nous ! supplient-ils.

Des mulets sont couchés. Il en est un qui agite désespérément ses pattes, il en est un autre qui brait de douleur ; il en est un troisième qui demeure seul, debout, dans ce hachis de chairs humaines et qui semble veiller à cette hécatombe où il n'y a aucun homme valide, mais rien que des morts et des blessés qui râlent. Dans le grondement des canons et le sifflement des balles perdues se mêlent, bien plus lamentables, des cris déchirants. Que c'est triste quand on se sent impuissant à aider ses semblables !

Comme nous les quittons, les mitrailleurs nous supplient toujours.

- Envoyez-nous du secours ! Pressez-vous les amis !

Nous continuons notre chemin, toujours salués par de nombreuses marmites. [...] »

Darchy (R.), *Récits de guerre, 1914-1918*, Bernard Giovanangeli, Ville de L'Aigle, 2012.

- *Georges Gaudy, du 57^e RI, présente l'état de deux régiments français à leur descente du champ de bataille de Verdun :*

« Je n'ai jamais rien vu de plus poignant que le défilé des deux régiments de la brigade (57^e et 144^e RI) qui s'écoulèrent sur cette route, devant moi, tout le long du jour.

Ce furent d'abord des squelettes de compagnies que conduisait parfois un officier rescapé, s'appuyant sur une canne ; tous marchaient ou plutôt avançaient à petits pas, les genoux en avant, ployés sur eux-mêmes, et zigzaguant comme pris de boisson. Puis vinrent des groupes qui étaient peut-être des escouades, peut-être des sections, on ne savait pas ; ils allaient, la tête penchée, le regard morne, accablés sous leur barda, tenant à la bretelle leur fusil rouge et terreux. C'est à peine si la couleur des visages différait de la couleur des capotes. La boue avait tout recouvert, avait séché et d'autre boue avait à nouveau tout souillé. Les vêtements, comme la peau, en étaient incrustés. Des autos se précipitaient en grondant, par colonnes serrées, éparpillant ce flot lamentable des survivants de la grande hécatombe. Mais eux ne disaient rien, ne geignaient plus. Ils avaient perdu jusqu'à la force de se plaindre. On voyait dans les regards un abîme inouï de douleur, quand ces forçats de la guerre levaient la tête vers les toits du village. Et dans ce mouvement, leur traits apparaissaient figés dans la poussière et tendus par la souffrance ; il semblait que ces visages muets criaient quelque chose d'effrayant : l'horreur incroyable de leur martyre.

Des territoriaux, qui regardaient à côté de moi, restaient pensifs.

Deux de ces territoriaux pleurèrent en silence.

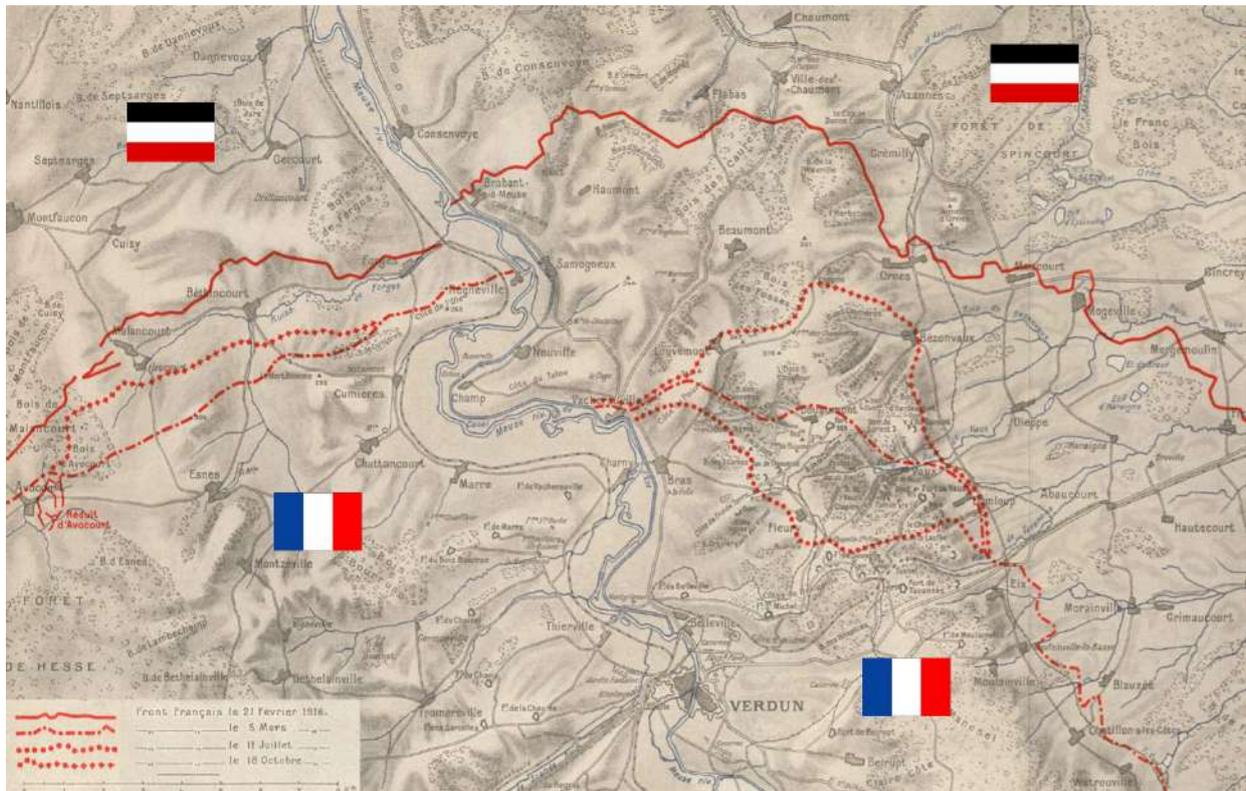
Il en passa d'autres, et d'autres encore. On les voyait surgir par intervalles au tournant de la route. Ils se ressemblaient tous, marqués par la souffrance, cette souffrance infinie que je ne pourrai jamais exprimer avec nos misérables mots. Il faut l'avoir ressentie comme nous pour en connaître l'étendue. Cependant,

à mesure, que s'allongeait le jour, ces mornes groupes accablés paraissaient plus accablés encore ; ces traînards qui arrivaient après d'autres traînards, traînaient avec eux plus d'épuisement, s'il est possible. Et puis, vinrent des isolés, qui faisaient dix pas, s'arrêtaient, se relevaient pour repartir et s'arrêter encore ; et parfois, c'étaient deux ou trois malheureux qui s'aidaient les uns les autres et qui, se donnant l'illusion de se fatiguer pour leurs compagnons, supportaient mieux leur inconcevable fatigue. Sur des capotes couleur de terre, il y avait des taches couleur de sang. Les visages s'enveloppaient de bandages rougis ; des bras en écharpe indiquaient des blessures récentes. Le long de la route du retour, les obus s'étaient acharnés sur cette foule moribonde. Plusieurs avaient été tués qui se croyaient enfin sauvés. »

Gaudy (G.), *Les trous d'obus de Verdun*, Plon, 1923.

II. Cartographie

➤ Evolution de la ligne de front entre février et octobre 1916



➤ Le front sur la rive droite de la Meuse à la fin de la bataille (18 décembre 1916). En rouge : positions françaises / En bleu : positions allemandes (Source : SHD)



III. Iconographie

➤ Les hommes sur le champ de bataille



Ravin de la Caillette, mars 1916.
© La Contemporaine (Val.182/180)



Troupes françaises dans le ravin de la Caillette, mars 1916.
© La Contemporaine (Val.182/186)



Soldats français dans le ravin de la Caillette, mars 1916.
© La Contemporaine (Val.182/182)



Soldats français dans le ravin de la Caillette, mars 1916.
© La Contemporaine (Val.182/184)



Abris allemands dans un ravin au nord-ouest
du fort de Douaumont, mars 1916.
© Mémorial de Verdun



Soldats allemands dans un ravin au nord-ouest
du fort de Douaumont, mars 1916.
© Mémorial de Verdun



Soldats allemands dans un ravin au nord-ouest
du fort de Douaumont, mars 1916.
© Mémorial de Verdun



Autre vue sur ce même ravin, mars 1916.
© Mémorial de Verdun



Soldats allemands au bois des Corbeaux,
Mort-Homme, printemps 1916.
© Mémorial de Verdun



Crête de Thiaumont (à l'emplacement actuel
de l'Ossuaire de Douaumont), mai 1916.
© La Contemporaine (Val.210/013)



Abri dans les premières positions allemandes
de la cote 304.
© Collection particulière



Soldats allemands devant un abri français
conquis sur la cote 304.
© Collection particulière



Soldats allemands en première ligne sur la cote 304.
© Collection particulière



Autre vue sur un groupe de soldats allemands
sur la cote 304.
© Collection particulière



Le bois Fumin, au sud-ouest du fort de Vaux.
© La Contemporaine (Val.183/074)



Position française au bois Fumin, juillet 1916.
© La Contemporaine (Val.183/074)



Abri français dans les carrières du bois de
Vaux-Chapitre, juillet 1916.
© La Contemporaine (Val.207/036)



Le bois de Vaux-Chapitre, été 1916.
© Mémorial de Verdun



Le bois du Chênois, septembre 1916.
© Collection particulière



Autre vue prise dans le bois du Chênois,
septembre 1916.
© Collection particulière



Le fort de Vaux vu depuis le bois du Chênois,
septembre 1916.
© Collection particulière



Soldats français dans une position du bois du Chênois,
septembre 1916.
© Collection particulière



Le carrefour de la Chapelle Sainte-Fine,
automne 1916.
© Collection La Contemporaine (Val.185/018)



Environs du fort de Douaumont, 24 décembre 1916.
© Collection La Contemporaine (Val.196/001)

➤ **Les bombardements**



Bombardements au bois de la Caillette, mars 1916.
© La Contemporaine (Val.182/172)



Bombardements autour de Chattancourt, village au pied du Mort-Homme, 2 mars 1916.
© La Contemporaine (Val.185/078)



Bombardements du fort de Vaux, printemps 1916
(Photographie allemande).
© Collection particulière



Bombardements sur le front de Verdun, 1^{er} juillet 1916.
© Mémorial de Verdun

➤ **Des paysages lunaires**



La crête de Thiaumont.
Photographie du 1^{er} juillet 1916
© La Contemporaine (Val.210/002)



Bois de Vaux-Chapitre. Photographie de la fin juin 1916.
© Mémorial de Verdun

➤ **Dans l'assaut**



Soldats allemands représentés lors d'une attaque à Verdun.
 Dessin d'Albert Reich.
 © Mémorial de Verdun



Soldats français devant le « PC Montagne » dans le bois du Chênois (Photo prise après la contre-attaque française du 11 juillet 1916 au soir).
 © Mémorial de Verdun



Attaque française à Fleury-devant-Douaumont, le 2 août 1916.
 © La Contemporaine (Val.191/154)



Mitrailleuse allemande capturée lors de cette attaque.
 © La Contemporaine (Val.191/153)

➤ **Les localités dans la bataille**



Rue centrale de Fleury-devant-Douaumont avant la Première Guerre mondiale.
 © Mémorial de Verdun



La même rue en juin 1916.
 © La Contemporaine (Val.191/138)



Ce qu'il reste de cette rue en août 1916.
© La Contemporaine (Val.191/139)



Les ruines de Béthincourt au nord de la cote 304
et du Mort-Homme, mai 1916.
©Collection particulière

➤ Les forts



Le fort de Douaumont avant la bataille.
© Mémorial de Verdun



Le fort de Douaumont au mois d'octobre 1916.
© Mémorial de Verdun



Le fort de Vaux au mois de mars 1916.
© Collection particulière



Le fort de Vaux et ses environs au mois de décembre 1916.
© Mémorial de Verdun



L'ouvrage de Froideterre.
Reconstitution de l'attaque allemande du 23 juin 1916.
© Collection particulière



Le fort de Souville photographié au mois de juillet 1916.
© Collection particulière

➤ Les postes de secours



Poste de secours français
sur le champ de bataille de Verdun.
© Mémorial de Verdun



Poste de secours allemand
sur le champ de bataille de Verdun.
© Mémorial de Verdun

➤ Les prisonniers



Prisonniers allemands capturés dans les environs
du fort de Douaumont le 22 mai 1916.
© La Contemporaine (Val.195/134)



Prisonniers français capturés
dans les environs du fort de Vaux en juin 1916.
© Collection particulière

LA SOMME



Troupes françaises revenant de la première ligne et passant devant les ruines de l'église de Faÿ, juillet 1916.

© Archives départementales de la Somme.

SOMMAIRE

L'expérience combattante pendant la bataille de La Somme

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE	44
I. Les forces en présence	44
II. Le déclenchement de l'offensive (1 ^{er} juillet 1916)	44
A. Sur le front britannique	44
B. Sur le front français	45
III. La guerre d'usure (2 juillet au 15 septembre 1916)	45
A. Du 2 au 13 juillet 1916	45
B. Du 14 juillet au 15 septembre 1916	46
IV. L'enlisement (16 septembre au 18 novembre 1916)	47
A. Les derniers soubresauts	47
B. Le règne de la boue	47
V. Quelques spécificités de la bataille de la Somme	48
A. Une offensive conjointe	48
B. Une bataille mondiale	48
C. Une bataille industrielle	49
D. Des armes inédites	49
> Le tank	49
> Le lance-flamme Livens	49
VI. Bibliographie	50
 DOCUMENTS EXPLOITABLES POUR LA CLASSE	 51
I. Récits et témoignages	51
A. Témoignages combattants	51
B. Citations à la Victoria Cross	55
II. Cartographie	58
III. Iconographie	59
IV. Documents divers	70

MISE AU POINT SCIENTIFIQUE

I. Les forces en présence

Après une semaine d'intense pilonnage des lignes allemandes par l'artillerie alliée, les troupes sont prêtes à partir à l'assaut en ce matin du 1^{er} juillet 1916. Sur les trente kilomètres de front qui séparent Gommecourt au nord et Fouquescourt au sud, 600 000 hommes (400 000 Britanniques et 200 000 Français) font face aux Allemands en très nette infériorité numérique. La supériorité alliée en hommes est encore renforcée par celle des pièces d'artillerie (près de 3.000 pièces, soit trois fois plus que les Allemands) et de son aviation (118 avions français et 185 britanniques contre 130 allemands).

Les Allemands ont cependant un atout considérable : affectés sur le secteur depuis de longs mois, ils connaissent mieux que personne le terrain. Une longue présence qui les a encouragés à fortifier et à organiser de manière optimale leurs défenses (fortins et redoutes, profonds abris, positionnement des mitrailleuses, moyens de communication...). La situation des Français et des Britanniques est tout autre. Les régiments alliés chargés de donner l'assaut sont arrivés pour la très grande majorité dans les derniers jours du mois de juin ; ils vont donc découvrir le terrain à la dernière minute, sans en connaître les spécificités. Si les Français sont des soldats aguerris (notamment après les grandes offensives de 1915 en Artois ou en Champagne et début 1916 à Verdun), les troupes britanniques sont en partie composées de régiments n'ayant bénéficié que d'un entraînement accéléré en Angleterre. Ces hommes ont tout à apprendre : le quotidien dans les tranchées et les rudes conditions de vie, le terrain où ils vont devoir combattre, l'expérience du feu...

II. Le déclenchement de l'offensive (1^{er} juillet 1916)

A. Sur le front britannique :

La lourde préparation d'artillerie a donné confiance aux assaillants. Leur objectif est de s'emparer des deux premières lignes de défense ennemies et le soleil qui a succédé aux légères pluies dans la nuit précédant l'assaut semble de bon augure. Certains officiers n'hésitent pas à annoncer à leurs hommes qu'ils atteindront Bapaume sans rencontrer le moindre ennemi. Alors que les fantassins sont massés dans les tranchées de départ, l'artillerie allemande encore opérationnelle pilonne pourtant les positions britanniques à partir de 5h30. Les canons britanniques la réduisent au silence sous un déluge d'obus qui atteint la cadence de 3 500 coups à la minute dans l'heure qui précède la sortie des tranchées.

L'offensive débute réellement à 7h20 par la mise à feu des mines préparées depuis plusieurs mois (*voir le dossier sur « Les préparatifs des batailles de Verdun et de la Somme » en téléchargement libre sur les sites internet du Mémorial de Verdun et de l'Historial de la Grande Guerre*) ; d'énormes explosions font trembler la terre à Fricourt, Mametz, La Boisselle, Beaumont-Hamel... Les détonations sont si puissantes qu'elles auraient été ressenties jusqu'en Angleterre et que leur simple souffle aurait provoqué des fractures osseuses chez des fantassins britanniques pourtant à l'abri de leurs tranchées ! Afin de laisser retomber au sol terre, pierres et débris divers projetés à plus de 1 000 mètres d'altitude, l'assaut des fantassins a été différé de quelques minutes : un laps de temps suffisant pour permettre aux troupes allemandes de quitter leurs abris souterrains, d'installer les mitrailleuses et de se préparer à faire face aux assaillants.

Lorsqu'à 7h30 les sifflets des officiers donnent l'ordre aux fantassins de sortir des tranchées, ceux-ci ont pour objectif de s'emparer des deux premières lignes ennemies. Convaincus que leur préparation d'artillerie a annihilé les défenses allemandes, les premières vagues d'assaut partent confiantes mais sont prises sur l'ensemble du front sous les feux croisés des mitrailleuses et par un intense barrage d'artillerie. Le tout est encore aggravé par la découverte de réseaux de barbelés quasi intacts qui, eux-aussi, étaient supposés avoir été détruits par les tonnes d'obus déversées. En quelques minutes, comme en attestent les milliers de corps couchés dans le no man's land, l'attaque tourne au désastre et des bataillons entiers sont décimés sans avoir pu approcher l'ennemi. C'est notamment le cas de plusieurs « Pals battalions » – ou bataillons de copains – pour qui ce 1^{er} juillet rime avec baptême du feu

(leur inexpérience, la crainte de les voir paniquer et se désorganiser sous les tirs ennemis ont décidé l'état-major à les faire monter à l'assaut en ligne et au pas afin de garder une meilleure cohésion de groupe).

En l'absence de contrordre, les vagues d'assaut se succèdent pourtant. L'hécatombe se poursuit jusqu'en fin de matinée, jusqu'à ce que les postes de commandement plus à l'arrière prennent enfin connaissance du cinglant échec des opérations, hormis pour quelques unités qui atteignent les positions de Fricourt, Mametz ou Montauban où les Allemands contre-attaquent en vain le soir. Pour d'autres, le terrain gagné doit être abandonné faute d'appuis sur leurs ailes et de renforts pour conserver les positions conquises.

Objectifs trop ambitieux, efficacité de la préparation d'artillerie surestimée, défenses allemandes toujours opérationnelles, terrain escarpé, inexpérience de nombreux soldats sont autant d'éléments qui expliquent les effroyables pertes essuyées le 1^{er} juillet. Ce jour reste le plus sanglant de toute l'histoire militaire britannique avec des pertes s'élevant à près de 60 000 hommes, dont près de 20 000 tués, pour un gain d'à peine 8 km² (soit 2,5 morts et 49 blessés par mètre carré conquis).

B. Sur le front français :

Au sud de la rivière Somme, l'infanterie française n'attaque qu'à 9h30, deux heures après leurs alliés britanniques. Les objectifs fixés par le général Ferdinand Foch sont plus modestes, car plus réalistes : il s'agit de s'emparer de la première ligne allemande et de s'y accrocher. Si leurs homologues britanniques essuient de terribles revers, la majorité des vagues d'assaut françaises atteignent leurs objectifs avec un minimum de pertes (environ 1 500 alors que les pertes allemandes sont estimées à plus de 10 000, augmentées de 2 000 prisonniers). Estrées, Soyécourt, Fay, Dompierre, Becquincourt sont atteints en quelques minutes ; Frise et Herbécourt tombent l'après-midi. De tous ces villages, seul Herbécourt doit être rendu à l'ennemi qui contre-attaque en fin de journée.

Cet indéniable succès s'explique par de multiples facteurs :

- les défenses ennemies moins bien organisées que celles qui font face aux Britanniques (le général allemand Falkenhayn, convaincu que les Français sont trop occupés à Verdun, a sous-estimé leurs capacités offensives sur la Somme) ;
- la préparation d'artillerie, plus précise car habilement secondée par l'aviation – dont six escadrilles assurent la domination aérienne –, a porté ses fruits et mis à mal les positions allemandes (l'emploi massif de gaz a forcé les Allemands à quitter leurs abris souterrains et à s'exposer au bombardement) ;
- la bonne coordination des différents corps d'armée et des différentes armes (artillerie, aviation, infanterie) ;
- les soldats français sont rompus au combat et tirent profit de leur expérience pour progresser dans le no man's land. Contrairement aux nombreux soldats britanniques qui connaissent leur baptême du feu, les soldats français savent ajuster leur progression à celle du tir de barrage déployé par l'artillerie pour leur ouvrir le chemin.

III. La guerre d'usure (2 juillet – 15 septembre 1916)

A. Du 2 au 13 juillet 1916 :

Malgré le désastre du 1^{er} juillet 1916, l'état-major britannique entend bien poursuivre l'offensive mais, faute de renforts, sans pouvoir exploiter la brèche sur son front sud. C'est donc sur le front nord que se portent les objectifs du 2 juillet : sont visées les prises de Fricourt, La Boisselle, Ovillers et Contalmaison. Il ne s'agit plus, comme ce fut le cas le 1^{er} juillet, d'un assaut généralisé mais d'opérations ciblées. Du 2 au 13 juillet, 46 attaques sont lancées par les Britanniques qui perdent 25 000 hommes. La Boisselle ne tombe que le 4, Contalmaison le 10 ; malgré d'intenses bombardements et l'utilisation massive de gaz, Thiepval et le bois de Mametz tiennent bon.

Sur le front français, malgré les contre-attaques allemandes du 2 juillet sur Belloy-en-Santerre, Estrées, Biaches..., la progression reprend à partir du 3 : Frise, Assevillers, Flaucourt, Feuillères tombent le 3 sous la pression des troupes coloniales, Barleux et Biaches le 4.

Côté allemand, Falkenhayn, n'acceptant pas le terrain perdu et le repli sur la seconde ligne, remplace le commandant Grünert par von Lossberg qui ne doit plus céder le moindre pouce de terrain et lancer immédiatement, si tel était le cas, une contre-attaque. Suite aux pertes du 1^{er} juillet, et faute de renforts disponibles, les bataillons allemands doivent être recomposés. Les renforts, majoritairement prélevés sur le front de Verdun comme l'escomptaient les alliés, arrivent le 6 juillet. Profitant des conditions météorologiques défavorables aux opérations jusqu'au 9, ils permettent aux défenses allemandes de se réorganiser.

Loin de la grande percée initialement visée, la bataille de la Somme s'est muée en quelques jours en un lent grignotage des positions ennemies. Le bras de fer est engagé, la guerre d'usure commence...

B. Du 14 juillet au 15 septembre 1916 :

Le commandant en chef britannique Douglas Haig planifie une nouvelle grande offensive pour le 14 juillet. L'objectif est de prendre la crête de Bazentin, position clé pour contrôler le secteur. Tirant les leçons du cinglant revers du 1^{er} juillet, l'assaut est lancé de nuit après une très brève mais intense préparation d'artillerie ; il s'agit de préserver l'effet de surprise pour ne pas laisser le temps à l'adversaire de s'organiser. La stratégie s'avère payante et une partie de la crête est aux mains des Britanniques dès le début de la matinée. Mais en certains points, la résistance allemande est farouche et pousse Douglas Haig à lancer des assauts de diversion sur Fromelles, plus au nord, pour diviser les unités ennemies (l'opération est un échec total et se solde par plus de 7 000 nouvelles pertes – dont plus de 5 000 Australiens fraîchement arrivés des Dardanelles et sans expérience du front ouest – quand les Allemands perdent moins de 2 000 hommes). Pour mener à bien l'offensive principale, la prise des villages de Longueval, Guillemont et Ginchy sont indispensables pour faire la jonction avec les Français. Les combats sont âpres et deux mois seront nécessaires pour s'emparer du seul bois des Fourcaux. La brigade sud-africaine est chargée de prendre le bois Delville, aux limites nord de Longueval, et de tenir la position « à tout prix ». L'assaut est lancé le 15 juillet. Après être parvenus à prendre pied dans le bois mais en infériorité numérique, ils sont harcelés de trois côtés par les contre-attaques allemandes et par un déluge d'artillerie. Durant cinq nuits et six jours, ils font preuve du plus grand héroïsme et parviennent, après une lutte acharnée allant jusqu'au corps à corps, à conserver une partie du bois avant d'être relevés le 20 juillet. Les Sud-Africains déplorent près de 800 morts et plus de 1 700 blessés ; seuls 142 des hommes partis à l'assaut sortent du bois rebaptisé *Devil Wood*, le *bois du Diable*. « *Le bois s'était désintégré en une friche brisée d'arbres déchiquetés, de troncs calcinés et en flammes, de cratères remplis de boue et de sang, et des corps, partout des corps. A certains endroits, plus de quatre corps étaient empilés les uns sur les autres. Le pire était les cris des blessés.* » (Un officier allemand, juillet 1916)

L'offensive se poursuit entre Guillemont et Pozières où est principalement engagée l'*Australian Imperial Force*, soutenue par une division néo-zélandaise. La bataille consiste alors en une série d'attaques ne visant plus forcément à percer les lignes allemandes mais à prendre des positions clés et à saper le moral de l'ennemi. Entre le 23 juillet et début septembre 1916, les 1^e, 2^e et 4^e divisions australiennes se succèdent et se relayent pour la prise de Pozières, puis de la ferme du Mouquet en direction de Thiepval qui reste l'objectif principal. Ces unités sont secondées puis relevées par des divisions britanniques et canadiennes. Du 23 juillet au 6 août, les 1^e et 2^e divisions s'emparent du village et des hauteurs de Pozières (une crête de 160 mètres à l'est du village où se situent principalement les lignes allemandes). Les Allemands réagissent et font donner l'artillerie ; les bombardements égalent le record de ce qui était connu sur le front occidental et dépassent de loin les pires bombardements déjà endurés par une division australienne. La 4^e division entre en scène à partir du 6 août pour avancer vers la ferme du Mouquet, avant d'être relayée par les Canadiens le 5 septembre (qui prennent enfin la ferme le 26). En 42 jours, les Australiens déplorent 23 000 victimes, dont 6 800 tués ou morts de leurs blessures, des pertes insoutenables pour cette armée de volontaires.

Du 14 juillet au 15 septembre, bien que les fortes précipitations du mois d'août aient mis un frein aux opérations, les Britanniques lancent 90 attaques et perdent plus de 80 000 hommes pour de bien modestes gains de terrain (environ 8 km²).

Au sud de la rivière Somme, après leurs succès initiaux, les Français piétinent et ne parviennent pas par exemple à prendre la ville de Péronne, pourtant à portée de fusil. Ragaillardies par l'arrivée de 13 nouvelles divisions, les troupes allemandes contre-attaquent dès le 14 juillet et reprennent certaines des positions concédées (Biaches, La Maisonnette...). Sur ce secteur, les combats s'équilibrent.

IV. L'enlèvement (16 septembre - 18 novembre 1916)

A. Les derniers soubresauts :

Après des combats moins intenses suite aux précipitations des derniers jours du mois d'août, les opérations reprennent début septembre. Les Alliés ont alors une nette supériorité en hommes mais aussi en armes et matériels. Les Allemands, déjà fortement éprouvés, peinent à envoyer des renforts sur la Somme et font face à une domination alliée du ciel sans partage (avions et ballons d'observation pour guider l'artillerie). La guerre d'usure, les opérations de grignotage, semblent pencher du côté des alliés.

Après avoir été repoussés devant Guillemont le 3 septembre, Douglas Haig initie le 15 un mouvement d'ampleur sur le secteur Flers-Courcelette. Son objectif est de percer enfin le front allemand afin de lancer dans la brèche la cavalerie, tenue en réserve depuis le 1^{er} juillet. La nécessité de remporter un succès tangible l'amène à engager de manière prématurée la nouvelle arme secrète britannique : le tank (l'engin prend le nom de code de « réservoir » ou « citerne », inspiré par sa forme). Si les tanks, insuffisamment préparés et trop peu nombreux, ne répondent pas pleinement aux attentes, Flers et High Wood (bois dont les Britanniques essaient de s'emparer depuis la mi-juillet) tombent. Les Néo-Zélandais prennent Courcelette, les Canadiens Flers ; Martinpuich tombe également mais Lesbœufs et Gueudecourt résistent et ne sont pris que dix jours plus tard avec l'appui de quelques tanks.

Haig et Rawlinson, toujours focalisés sur la prise du saillant de Thiepval, lancent de nouvelles opérations le 26 septembre. Dans le no man's land, les assaillants enjambent leurs camarades tombés lors des premières offensives. Bien que la prise du saillant soit incomplète, la 18^e *Eastern Division* s'empare enfin du village le 27 et le *Queen's Royal West Surrey Regiment* de la redoute des Souabes le lendemain. Le coup est rude pour les Allemands qui occupaient ces positions jugées imprenables depuis près de deux ans. Si l'offensive reprend le 1^{er} octobre, le contrôle du secteur n'est assuré qu'à partir de la mi-octobre. Les tentatives allemandes de reconquête resteront vaines jusqu'aux derniers jours de la bataille de la Somme. Ces derniers succès britanniques sont complétés par la prise de Le Sars (7 octobre), de Beaumont-Hamel, Serre, Beaucourt et Saint-Pierre-Divion (13 au 18 novembre). Révélateur de l'épuisement de l'armée allemande et de l'inversion du rapport de force après quatre mois de bataille, les pertes allemandes dépassent largement celles des Britanniques lors des dernières semaines de la bataille.

L'élan français s'essouffle et les troupes sont tenues à distance de Rancourt et de Combles (qui ne tomberont que les 25 et 26 septembre). Néanmoins, un ultime effort durant le mois de septembre permet de grignoter encore un peu de terrain avec la prise de Vermandovillers, Soyécourt, Chilly... (au sud de l'axe Amiens – Saint-Quentin) et de Bouchavesnes, Combles, Rancourt... (au nord de la rivière Somme) avant que le front se stabilise.

B. Le règne de la boue :

Les mauvaises conditions climatiques avaient contraint les états-majors à prolonger la préparation d'artillerie pour reporter de quelques jours la sortie des premières vagues d'assaut. Au petit matin du 1^{er} juillet 1916, après la dissipation du brouillard, c'est sous un beau soleil que les assaillants s'élancent vers les lignes allemandes. Secteur relativement calme depuis plusieurs mois, les paysages de la

Somme, hormis les zones que les obus ont retournées durant l'intense préparation d'artillerie, sont alors verdoyants et le no man's land couvert de hautes herbes.

Bien que l'été ne soit pas particulièrement ensoleillé, la météo reste propice à la poursuite de la grande offensive. La situation bascule à la fin du mois d'octobre lorsque des pluies persistantes se déversent sur le champ de bataille. Le terrain, labouré par les obus et les combats, se dégrade encore sous l'effet des fortes précipitations qui se prolongent jusqu'au 4 novembre.

Pour des combattants déjà fortement éprouvés par la bataille – tant physiquement que psychologiquement –, la vie dans les premières lignes devient un enfer. Hommes, vêtements, paquetages, outils, tout se fige dans une gangue boueuse. Chaque mouvement, chaque déplacement est une épreuve ; le ravitaillement du front en matériel et nourriture, l'entretien des tranchées qui s'écroulent, les relèves des unités en ligne, et encore plus les assauts, deviennent difficiles, quand ils ne sont pas impossibles.

Face à l'usure extrême des troupes, au terrain impraticable et à l'immobilité imposée par les intempéries, les états-majors français et britannique doivent se résoudre à mettre un terme à leur offensive sur la Somme.

V. Quelques spécificités de la bataille de la Somme

A. Une offensive conjointe :

Première innovation de la bataille de la Somme, il ne s'agit ni d'une offensive française, ni d'une offensive britannique mais bien d'une offensive franco-britannique. Si jusqu'à présent, chaque camp a mené ses propres opérations – les Français tiennent le front de la Suisse à la Somme, les Britanniques de la Belgique à la Somme – l'offensive est cette fois commune. Les deux armées combattent sur un même théâtre d'opérations de manière concertée. (*voir le premier volet « Les préparatifs des batailles de Verdun et de la Somme » en téléchargement libre sur les sites internet du Mémorial de Verdun et de l'Historial de la Grande Guerre*)

B. Une bataille mondiale :

Pour la première fois de l'histoire, une bataille concentre en un même lieu des combattants venus de tous les continents. Face aux troupes allemandes sur la défensive, et alors que l'armée française est fortement mobilisée à Verdun, les Alliés puisent dans leurs empires respectifs pour mener leur grande offensive sur la Somme.

Côté britannique, on retrouve des Ecossais, des Irlandais, des Gallois, des Canadiens, des Australiens, des Néo-Zélandais, des Sud-Africains ou des Indiens. Pour les trois-quarts engagés volontaires et formés dans les camps d'entraînement durant les mois qui précèdent l'offensive, les soldats britanniques n'ont aucune expérience du champ de bataille. Le matin du 1^{er} juillet 1916 est pour eux synonyme de baptême du feu.

Côté français, on retrouve des Sénégalais, des Algériens, des Marocains, des Malgaches ou des Indochinois. A l'inverse de leurs alliés de l'empire britannique, ces hommes ont déjà connu le feu lors des campagnes précédentes. Cette expérience du combat est un atout qui sera mis à profit.

Les Alliés ont également le soutien de quelques Italiens, Russes et Américains (ces derniers sont engagés dans la Légion étrangère à l'image d'Alan Seeger – tué au combat devant Belloy-en-Santerre le 4 juillet, jour de la fête nationale américaine – ou dans la célèbre escadrille La Fayette).

Au total, plus de vingt nationalités sont engagées sur le front de la Somme.

Grâce à l'appui de leurs colonies, les Alliés s'assurent une indiscutable supériorité numérique. Le 1^{er} juillet 1916, premier jour de l'offensive, 7 divisions allemandes sont opposées à 26 divisions britanniques et 14 divisions françaises auxquelles s'ajoutent les travailleurs civils chinois, indochinois...

Au total, toutes nationalités confondues, quatre millions de combattants se succèdent sur les champs de bataille de la Somme durant les quatre mois et demi de l'offensive...

C. Une bataille industrielle :

« [La bataille de la Somme] devait marquer la fin de la première période de la guerre, la moins dure ; nous entrions désormais en quelque sorte dans une guerre nouvelle. Ce que nous avons connu jusqu'à présent, sans d'ailleurs le savoir, c'était la tentative de gagner la guerre par des batailles rangées d'ancien style et l'enlisement de cette tentative dans la guerre de positions. Maintenant, c'était la bataille de matériel qui nous attendait, avec son déploiement de moyens titanesques. » Comme le constate Ernst Jünger dans *Orages d'acier*, la Somme, à l'image de Verdun, marque un tournant dans la conduite de la guerre avec une industrialisation massive du champ de bataille. Si jusqu'alors l'artillerie préparait le terrain à l'infanterie chargée de conquérir les positions adverses, l'année 1916 rebat les cartes ; dès lors, du moins en théorie, l'artillerie doit réduire à néant les défenses ennemies que l'infanterie est chargée d'occuper dans un second temps. Si le rôle premier revient à l'artillerie, de nouvelles armes apparaissent...

D. Des armes inédites :

➤ **Le tank :**

La bataille de la Somme marque un tournant dans l'histoire militaire : pour la première fois, des tanks investissent le champ de bataille. Si l'idée d'utiliser un tel engin remonte à la guerre de Crimée en 1854, elle ne se concrétise qu'à l'automne 1916.

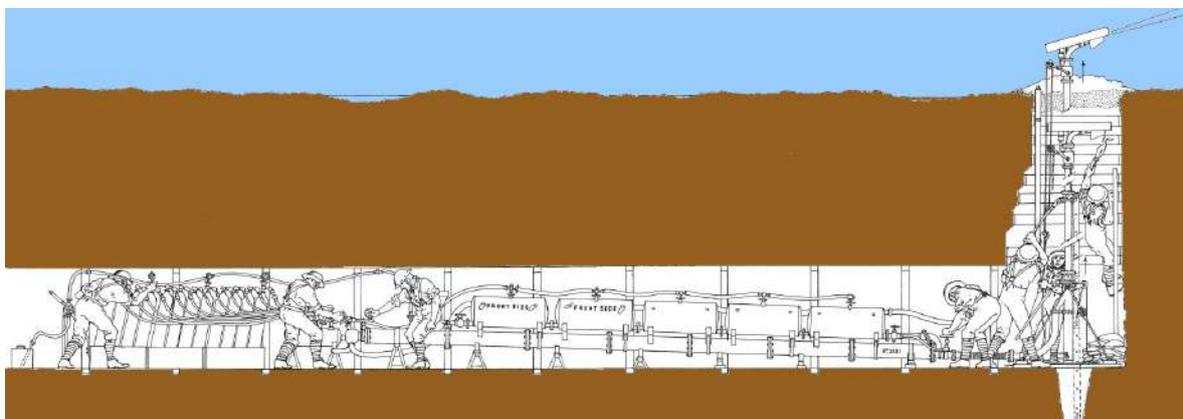
Le projet, divisant les militaires mais soutenu par Winston Churchill, prend forme à l'été 1915. Le premier modèle satisfaisant, le *Mark I*, est produit à partir d'avril 1916. Encore faut-il le temps de former et d'entraîner les équipages (8 hommes par tank). Le potentiel des tanks n'avait pas pu être exploité pour l'assaut du 1^{er} juillet. Néanmoins, même si leur mise au point n'est pas achevée et leur nombre encore insuffisant, ils connaissent leur baptême du feu entre Flers et Courcellette le 15 septembre 1916 (sous l'insistance pressante de Douglas Haig, contraint de remporter enfin un succès significatif). Pesant près de 30 tonnes, équipé de canons de 57 mm et de mitrailleuses Hotchkiss pour les modèles mâles ou de mitrailleuses Hotchkiss et Vickers pour les modèles femelles, leurs chenilles doivent leur permettre de franchir les tranchées, de neutraliser les nids de résistance ennemis et d'ouvrir le chemin aux fantassins en écrasant les réseaux de barbelés. Si 150 tanks ont déjà été construits, seuls 49 peuvent être acheminés sur le secteur de Flers-Courcellette, dont 32 se montreront opérationnels (les autres sont tombés en panne ou se sont embourbés).

Malgré quelques succès – le *Mark I* entre dans Flers et en chasse les Allemands terrorisés – l'opération est décevante et ne donne pas, comme l'avaient prédit Churchill et le lieutenant-colonel Swinton (considéré comme le « père » des tanks), les résultats escomptés. Pour ces derniers, le blindé doit être utilisé massivement pour pouvoir opérer une poussée irrésistible, comme ce sera le cas lors de l'offensive sur Cambrai en 1917.

➤ **Le lance-flammes Livens :**

Si le *Livens Large Gallery Flame Projector* est l'une des armes les plus effroyables de la Grande Guerre, il est quasiment tombé dans l'oubli. Il fut créé dans le plus grand secret pour la grande offensive sur la Somme par William Howard Livens, officier des *Royal Engineers* et concepteur du mortier portant son nom (le *Livens projector*). Mesurant 19 mètres de long, 40 centimètres de large et pesant 2,5 tonnes, ce grand lance-flammes, baptisé le « Dragon de la Somme », était capable de projeter par un périscope émergeant du sol trois salves de dix secondes d'un jet de diesel et de kérosène enflammé à une portée de 100 mètres. Installé dans une galerie souterraine spécialement creusée au plus près des tranchées ennemies, il fut conçu pour ouvrir des brèches dans les défenses adverses et donner un temps précieux à l'infanterie pour progresser sur le no man's land. Des quatre mis en service sur le secteur Mametz-

Carnoy pour l'attaque du 1^{er} juillet 1916, deux furent mis hors service avant l'assaut par l'artillerie allemande ; les deux autres semèrent la terreur chez les défenseurs. Au total, l'arme ne fut utilisée que onze fois (dont dix sur le front de la Somme) avant que le projet ne soit abandonné en raison des lourdes contraintes que nécessitait sa mise en service : sept hommes pour le faire fonctionner, 200 pour acheminer jusqu'à sa position les nombreuses pièces le constituant. De plus, l'engin, peu mobile, ne pouvait être déplacé rapidement et suivre les mouvements du front.



Du Livens Large Gallery Flame Projector installé dans son tunnel n'émerge que son « périscopie ».

Source : archeologie.culture.fr (dessin d'Andy Gammon) [Le Dragon de la Somme | Archéologie de la Grande Guerre \(culture.fr\)](http://archeologie.culture.fr)

VI. Bibliographie

- BOUTET Marjolaine & NIVET Philippe, *La bataille de la Somme, l'hécatombe oubliée*, éd. Tallandier (2016)
- BROWN Lawrence, *La Somme dans la tourmente de la Grande Guerre*, éd. OREP (2017)
- COLLECTIF, *La bataille de la Somme*, Éditions d'Art Somogy (2006)
- DENIZOT Alain, *La bataille de la Somme, juillet-novembre 1916*, éd. Perrin (2002)
- MIQUEL Pierre, *Les oubliés de la Somme, 1^{er} juillet - 19 novembre 1916*, éd. Tallandier (2002)
- STEG Jean-Michel, *Ces Anglais morts pour la France*, éd. Fayard Histoire (2016)
- WINTREBERT Daniel, *Les tranchées de l'Ancre, petite anthologie de la Grande Guerre*, éd. Paillart (2013)

DOCUMENTS EXPLOITABLES EN CLASSE

I. Récits et témoignages

A. Témoignages combattants :

Maurice Le Poitevin, *A la traîne du 329^e d'infanterie* (Collections Historial de la Grande Guerre) : Sur la fin de la journée, rassemblement – en un clin d'œil, toutes les compagnies sont alignées et [le lieutenant-colonel Puntous], rayonnant, parcourt les rangs, puis il prend la tête, et en route. Après les mitrailleurs et le canon de 37, nous fermons la marche, la marche si l'on peut dire, c'est une course, une ruée, comme pressés d'en finir enfin. C'est un fracas, un tohu-bohu dans la poussière soulevée que le soleil rend dorée. [...] On marche, on marche, puis ce sont les à-coups qui n'en finissent plus et qui brisent l'élan, et la nuit qui tombe. Nous arrivons près des emplacements de batteries, salués par quelques arrivées boches. Les 75 sont tassés à l'extrême limite et tirent sans interruption. On ne se rend compte de rien, à force de bruit on se croit sourds. On fait halte près de cet enfer et les compagnies pressées se couchent sur le sol qui est ébranlé et fait entendre des résonnances métalliques qui martèlent le crâne.

Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier* (éd. La Découverte, 2013) : De jour en jour, d'heure en heure, le campement d'Hardécourt, les Allemands n'y tirant pas, grossissait, s'enflait démesurément pêle-mêle, au bon plaisir de chacun ; il y avait des gens de tous les coins de l'univers ; des Australiens, des Canadiens, des Hindous, des Nègres, des Jaunes, des Rouges. On eût dit l'exode de peuplades, de tribus fuyant devant un fléau ou partant pour quelque croisade lointaine.

Un officier du Newcastle Commercial, 32^{ème} division Rycroft, assuré de l'efficacité de la préparation d'artillerie (30 juin 1916) : Vous franchirez le parapet la canne à la main, vous n'aurez pas besoin de fusils quand vous atteindrez Thiepval, vous trouverez tous les Allemands morts, pas même un rat n'aura survécu.

Cecil Lewis, Royal Flying Corps, survolant les tranchées au-dessus de la Boisselle : 7h28, 1^{er} juillet 1916. La terre entière s'est soulevée et s'est enflammée ; une colonne énorme, magnifique, s'est levée dans le ciel. Il y avait un grondement assourdissant, noyant le bruit de toutes les armes. La colonne est montée de plus en plus haut, à une hauteur que j'ai estimée à presque 1.220 mètres [...] puis finit par retomber dans un cône de poussière et de débris. Un instant plus tard, explosa la deuxième mine. Encore une fois un rugissement et cette silhouette étrange qui envahit le ciel. Puis la poussière s'est dissipée et nous avons vu les deux yeux blancs des deux cratères.

Siegfried Sassoon, Royal Welsh Fusiliers (1^{er} juillet 1916) : Un commandement retentit : baïonnette au canon ! Un cliquetis métallique se fait entendre sur des kilomètres de tranchées étroites et sinueuses. Les hommes respirent vite, ou ne cessent d'avaler leur salive. Certains se serrent la main, les tripes nouées, d'autres vomissent. Les aiguilles de milliers de montres vont marquer 7 heures 30. Les tirs de canons se sont arrêtés. Le silence est étrange, insolite. Puis les sifflets retentissent ; à la même seconde, fusil à la main, des dizaines de milliers de Britanniques, âgés de 18 à 30 ans, escaladent les échelles en bois, franchissent les parapets crayeux des tranchées de la Somme.

Gilbert Hall, 1^{er} bataillon des Barnsley Pals, 31^{ème} Division, 13^{ème} York and Lancs (1^{er} juillet 1916, seconde vague d'assaut) : La Compagnie C franchit le parapet et avança vers une longue pente couverte d'herbe qui montait doucement vers une série de petites collines à environ six cents mètres du front. Les tranchées allemandes étaient très visibles, trois lignes de fortifications avec leurs parapets couverts de sacs de sable. La configuration de la pente permettait aux deuxième et troisième lignes de tirer par-dessus la ou les lignes de devant en direction des soldats britanniques qui s'avançaient. Devant les lignes ennemies, on voyait d'épais réseaux de barbelés où les brèches étaient rares et étroites.

James McGrath, Newfoundland Regiment, à Beaumont-Hamel (1^{er} juillet 1916) : Les Allemands nous descendaient comme des moutons à l'abattoir... Je suis parvenu à arriver devant leurs barbelés.

C'est là que j'ai été touché une première fois, puis une deuxième fois à la jambe. Je suis resté étendu sur le no man's land pendant une quinzaine d'heures, puis j'ai commencé à ramper. Ils ont tiré sur moi à nouveau, m'atteignant cette fois à la jambe gauche. J'ai attendu une heure, puis j'ai recommencé à ramper, utilisant mon seul membre valide, le bras gauche. Je progressais bien quand j'ai été atteint encore une fois, à la hanche gauche cette fois. J'étais presque arrivé à notre tranchée quand le duel d'artillerie a repris et je suis resté dans un trou d'obus pendant encore une heure. C'est là que le capitaine Windeler est venu me sauver et m'a porté sur son dos jusqu'au poste de secours à trois kilomètres.

Un officier allemand (1^{er} juillet 1916) : A 7h30, l'ouragan de projectiles cessa aussi brusquement qu'il avait commencé. Nos hommes sortirent en toute hâte des abris et coururent [...] vers les entonnoirs les plus proches. Les mitrailleuses furent rapidement mises en batterie [...]. Aussitôt, de longues rangées d'hommes sortirent des tranchées ennemies. La première ligne paraissait continue, sans lacune, de la droite à la gauche. Elle fut rapidement suivie par une seconde, puis par une troisième et une quatrième. Elles avançaient au pas, comme si elles s'attendaient à ce que nos tranchées fussent vides... [...]. Attention ! cria-t-on d'entonnoir en entonnoir et chacun s'installa pour mieux voir et mieux tirer. Quelques moments plus tard, quand les Anglais furent arrivés à une centaine de mètres, toutes les mitrailleuses et tous les fusils tirèrent simultanément.

Karl Blenk, fantassin allemand (1^{er} juillet 1916) : Lorsque les Anglais se mirent à avancer, nous fûmes très inquiets ; on aurait dit qu'ils allaient envahir nos tranchées. Nous fûmes très surpris de les voir marcher, ce que nous n'avions jamais vu auparavant. Ils étaient partout ; des centaines. Les officiers marchaient devant. Je remarquai que l'un d'eux marchait tranquillement, une canne à la main. Après avoir commencé à tirer, nous n'eûmes plus qu'à recharger encore et encore. Ils tombaient par centaines. Ce n'était pas la peine de viser, il suffisait de tirer dans le tas. Si seulement ils avaient couru, ils nous auraient écrasés.

Charles Barberon, Carnets de guerre, à Cappy (Collections Historial de la Grande Guerre) : Le 1^{er} juillet [1916], nous tirons des obus asphyxiants, puis nous allongeons le tir : c'est l'heure de l'attaque. Bientôt le téléphone nous apporte les nouvelles : Dompierre, Becquincourt sont pris. Il y a de nombreux prisonniers. Au bout de peu de temps, nous voyons apparaître les premiers. Ils arrivent par les bords du canal et sont accompagnés de soldats baïonnette au canon. Une curiosité intense s'empare alors de tout le monde : beaucoup s'esquivent pour aller voir les prisonniers. Bientôt ils reviennent rapportant des souvenirs : boutons, cigares, pain, biscuits. Le pain est bien noir mais les biscuits sont fort appétissants et les cigares ont bel aspect. Après-midi je vois moi-même passer un groupe de prisonniers. Tous paraissent exténués et cela s'explique si on pense aux 8 jours de bombardement. Au milieu d'eux, un jeune homme qui paraît intelligent prend le journal que lui tend le sergent de garde. Et il lit les nouvelles pour les traduire ensuite à ses camarades. Celui-là n'a pas l'air mécontent de son sort. Quant aux autres il est difficile de savoir ce qu'ils pensent. Beaucoup de soldats français regardent passer les prisonniers. Je ne remarque aucune parole mauvaise chez aucun. Il y a une différence très nette entre cette attitude et celle des civils de Sainte-Ménéhould que j'ai vus l'an dernier. C'est une chose étonnante mais le soldat qui reçoit les coups de l'ennemi n'éprouve pas pour l'ennemi la même haine que le civil.

Maurice Le Poitevin, A la traîne du 329^e d'infanterie (Collections Historial de la Grande Guerre) : Première ligne à Faÿ, 4 juillet 1916. Entonnoirs énormes se touchant, bouleversant le terrain à la façon d'un océan en fureur subitement figé où gisent comme des épaves quelques tas de pierrailles qui furent des maisons ; des arbres arrachés, écorchés, déchiquetés, sont jetés de toute façon au hasard des explosions. Tout est saupoudré de blanc, des pierres de maisons réduites en poussière, l'odeur âcre si connue de la poudre, des explosions et de l'incendie, emplit les narines, et suivant une étroite piste de terre déjà battue, la file indienne des poilus paraît si petite, si rampante, si près de ce sol accidenté, qu'on dirait des fourmis qui cheminent. Les compagnies s'en vont au-delà du ravin prendre position dans de petites tranchées à fleur de terre. Il s'agit de prendre en avant dans la plaine, un gros village - Estrées.

[...]

Le major Drouard a pris un fusil et, en compagnie de Sevestre, sont partis derrière les vagues d'assaut. Les mitrailleuses crépitent, les balles passent au-dessus de notre chemin creux, les boches déclenchent leur tir de barrage, et après le vacarme infernal, c'est un apaisement subit où se fait seul entendre le bruissement des balles. Quel résultat... C'est maintenant le flot des blessés qui peuvent marcher qui va

donner quelques nouvelles, mais surtout c'est la hantise des mitrailleuses qui fauchent la plaine, le même refrain de toutes les offensives : l'artillerie n'arrive jamais à faire taire ces mitrailleuses infernales. Jusqu'à présent, relativement peu de morts, beaucoup de blessés par balles. Les deux bataillons auraient réussi à pénétrer dans Estrées... Après tous ses poilus, voici le commandant Laurrin. Par quel miracle a-t-il échappé à ce déluge de ferraille. Son casque est percé et éraflé par les balles, les basques de sa capote sont pleines de trous. Il a plusieurs sillons à la nuque et aux cuisses que je badigeonne de teinture d'iode. Le docteur Drouard, avec son bon sourire, lui épingle une fiche d'évacuation. "*Tiens, va te remettre, tu en as besoin*". Les blessés affluent maintenant, apportés sur des brancards, et le poste est encombré en un clin d'œil. On panse dehors sous les marmites, les mains pleines de sang tiède.

[...]

Première ligne à Faÿ, 5 juillet 1916. Aussi la partie est-elle à recommencer pour aujourd'hui, et les boches qui prennent les devants, dès le matin, commencent un arrosage d'artillerie sérieux et prennent particulièrement à partie, à coups de 210, notre malheureux chemin creux qu'ils connaissent bien et où, pensent-ils, doivent s'accumuler les renforts... Il n'en est rien, mais les éclaboussures sont pour nous. Avec leurs soufflements d'obèses et leur poids qui semble devoir écraser tout, les 210 se succèdent implacablement, encadrant notre poste, fouillant la terre, soulevant les arbres qui viennent s'abattre dans le chemin pour augmenter le chaos et la confusion. De malheureux brancardiers divisionnaires, que le major a fait demander à la Division en vue des relèves de ceux des blessés qui restent à enlever, sont recroquevillés dans de petits trous à contre-pente et ouvrent des yeux terrifiés sous l'horrible averse. Le bataillon en avant est pris à partie de même, et le lamentable défilé des blessés recommence...

[...]

Première ligne à Estrées, 9 juillet 1916. Les boyaux sont innommables, encombrés de détritiques sans nom : vieux sacs, équipements, armes, tout cela brisé, tordu, racorni, arraché, rouillé et souillé de boue et de sang, linge en lambeaux qui s'accroche aux fils de fer entremêlés. Débris de vêtements tailladés, vieux pansements ensanglantés et restes de cuisines, bouteillons de haricots rouges répandus sur lesquels des myriades de mouches bourdonnent sous l'éclat torride d'un soleil de juillet qui fait s'évaporer de cette terre meurtrie et souillée une buée malsaine qui sent le cadavre, l'évier, l'urine, le sang, la poudre, le fumier, le désinfectant et le fauve. Cette odeur écœurante, et cette vision de vers de terre, les oreilles bourdonnent par les clameurs énormes des canons. On est ahuri, on se croit un infiniment petit dans un désordre extrêmement grand.

Louis Mairet, *Carnet d'un combattant* (éd. Crès & Cie, 1919) : Ce qu'on ne dit pas, c'est que nous en sommes venus à économiser les hommes, qu'on les remplace petit à petit par la mécanique, et qu'on substitue au coûteux assaut à la baïonnette une trombe brute de feu et d'explosifs. Quand s'arrêtera cet envoûtement de l'homme par la machine ?

Ernst Jünger, *Orages d'acier* (éd. Christian Bourgois, 1920) : Quand vint l'aube, les environs inconnus se dévoilèrent peu à peu à nos yeux stupéfaits. Le chemin creux nous apparaissait maintenant comme une série d'énormes entonnoirs, remplis de lambeaux d'uniformes, d'armes et de morts ; à perte de vue, le terrain environnant était complètement retourné par des gros calibres. Pas un seul petit brin d'herbe auquel put s'accrocher le regard. Ce champ de bataille labouré était horrible. Les défenseurs morts gisaient pêle-mêle parmi les vivants. En creusant des trous pour nous terroriser, nous nous aperçûmes qu'ils étaient empilés par couches les uns au-dessus des autres. [...] Le chemin creux et le terrain de derrière étaient couverts d'Allemands, le terrain de devant d'Anglais. Des bras, des jambes, des têtes dépassaient des talus ; devant nos terriers, nous vîmes des membres arrachés et des corps sur lesquels on avait parfois jeté, pour échapper au spectacle perpétuel des visages défigurés, des manteaux ou bien des bâches. Malgré la canicule, personne ne songeait à recouvrir les cadavres de terre.

[...]

Le village de Guillemont semblait avoir complètement disparu ; seule une tache blanchâtre parmi les entonnoirs signalait encore l'endroit où le calcaire de ses maisons avait été pilé. Devant nous, nous avions la gare, fracassée comme un jouet d'enfant, et plus loin derrière, le bois Delville, haché en copeaux.

Caporal Gale, 7/King's Royal Rifle Corps : [A Flers], juste avant l'heure H, nous entendons un épouvantable vacarme et je me souviens avoir dit : "*Que diable est-ce ?*" Puis les tanks apparurent, l'un sur notre front, l'autre un peu plus loin. Nous étions absolument abasourdis. Nous ne savions quoi penser. Nous ne savions pas ce que c'était parce que l'on ne nous avait rien dit à leur sujet. C'était une

vision stupéfiante. Ils arrivèrent juste devant nous, tournèrent et se dirigèrent droit sur les lignes allemandes. Le réseau de barbelés avait été bien détruit par notre artillerie mais les tanks retournèrent ce qui restait et en écrasèrent les morceaux. Les Allemands, paniqués, fuirent comme des lapins. On a vu ça ! Nos tanks traversèrent la première ligne de tranchée allemande et nos types avaient juste à marcher derrière et à occuper le front. C'était facile.

Un fantassin allemand : [A Flers], un homme court depuis la gauche en hurlant : "*Il y a un crocodile qui rampe dans nos lignes !*" [...] Voyant un char pour la première fois, il avait imaginé que cette machine s'élevant et s'abattant en avançant était un monstre. L'ennemi avait envoyé ses chars dans nos lignes, une nouvelle sorte de machine de combat dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Nous n'avions rien de comparable. [...] ce colosse progressant dans l'aube naissante représentait une image fantastique. [...] Il avançait lentement, avec une terrible assurance, en toute sérénité. [...] En utilisant leurs canons pivotants, les tanks cherchaient à nettoyer le terrain juste devant eux. Le bruit était infernal. Des morts, des blessés, des jambes et des bras arrachés, blancs et dénudés, comme issus des mains d'un sculpteur, volaient dans nos lignes. La tranchée était en émoi et personne ne pouvait aider les pauvres âmes qui se retrouvaient enterrées.

Charles Barberon, Carnets de guerre (Collections Historial de la Grande Guerre) : Combles, 16 octobre 1916. Le temps est épouvantable et le ravitaillement en munitions fort difficile. Nous sommes à cinq cent mètres d'un chemin praticable. Les champs qu'il faut traverser pour venir à nous sont détrempés et coupés de trous d'obus. Il faut mettre dix à douze chevaux pour amener vingt-cinq obus. Comme nous tirons beaucoup, les pauvres bêtes sont bien vite épuisées. Les conducteurs ont bien de la peine aussi. Ils mettent parfois douze heures pour faire un seul voyage. L'épuisement général de la batterie (hommes et bêtes) est la cause essentielle de notre relève qui a lieu le 16 octobre.

Mark Plowman, Royal Ulster Rifles : Autour de la Boisselle, Pozières, le pays est devenu un désert, les arbres qui bordaient la route sont devenus des moignons déchirés et brisés. Certains ont même des obus non éclatés dans leurs troncs fracassés ; sur des poteaux de bois, pendent d'inutiles lignes télégraphiques. Des deux côtés de la route, le sol est moulu en une masse sans consistance et le terrain est à tel point bouleversé et blessé que l'on distingue à peine les tranchées de première ligne ; c'est une scène de désolation sans aucune verdure ni végétation. Ici, les hommes vivent parmi les morts qui sont partout. [...] Nos camarades morts sont enterrés dans les parapets et pourrissent dans l'humidité. Ici, un pied chaussé apparaît et fait saillie dans la tranchée. La boue empêche de passer et voici que j'enfonçe jusqu'aux genoux. J'ai un instant peur de ne jamais pouvoir m'extraire. Mais, l'angoisse exalte l'énergie, je m'arrache et je poursuis. Devant moi, un corps est tombé, enfoncé dans l'eau, inerte ; il disparaîtra dans cette maudite mélasse, oublié de tous, sauf de Dieu, j'espère. La boue, crayeuse et collante, s'accumule sous chaque chaussure à la dimension d'un ballon de football. Des hommes sont enlisés, épuisés après avoir porté des messages. Des blessés restent dans la boue avant que les brancardiers ne les relèvent. Tant que les tranchées sont dans un tel état, nous ne pouvons aller aux Allemands, ni eux à nous. Les adversaires sont englués. Seul le ciel sait ce que nous faisons ici et si nous en sortirons.

Lieutenant John A. Raws, Lettres (Collections Australian War Memorial) : Les pertes australiennes ont été très lourdes – bien 50% de notre brigade, en 10 ou 11 jours. J'ai perdu, en 3 jours, mon frère et deux de mes meilleurs amis, et en tout, 6 de mes 7 amis officiers (peut-être un record) qui sont allés au combat – tous tués. Personne n'a été enterré, et certains sont morts dans d'affreuses souffrances. Dans certains secteurs, c'était carrément impossible d'aider les blessés. On pouvait aller les chercher, mais on ne pouvait pas les évacuer. Et parfois, on devait les mettre sur le garde-fou pour pouvoir bouger dans les tranchées étroites, peu profondes et sinueuses. Il y avait des morts partout. Il n'y avait eu aucun enterrement dans le secteur dans lequel j'étais depuis une semaine avant notre arrivée. Un ou deux de mes amis ont supporté ça formidablement, comme des rocs de granit que la mer attaque en vain. C'étaient tous des jeunes officiers. Mais beaucoup d'autres hommes bien se sont effondrés. Tout le monde appelle ça la psychose traumatique. Mais le traumatisme est très rare. Ce que 90% ont, c'est de la trouille légitime, due à la chute du self-control... Mon bataillon y est depuis 8 jours et il n'en reste plus déjà qu'un tiers – tous brisés par ça. Et ils s'accrochent, tous d'incomparables héros. Nous sommes pouilleux, puants, en guenilles, pas rasés, incapables de dormir. Même quand nous sommes un peu en retrait nous ne pouvons pas dormir à cause de nos propres armes. J'ai une bande molletière, le casque d'un mort, le masque à gaz d'un autre mort, la baïonnette d'un mort. Ma tunique est pourrie du sang

d'autres hommes, et en partie éclaboussée de la cervelle d'un camarade. C'est horrible mais pourquoi vous à la maison ne devriez-vous pas savoir ?

[...]

Je n'arrive pas à dormir maintenant parce que :

- six obus explosent autour d'ici chaque minute ;
- les canons crachent des obus, avec un bruit tonitruant à chaque fois ;
- le sol tremble à chaque explosion ;
- je suis mouillé, et le sol sur lequel je repose est mouillé ;
- j'ai froid aux pieds, en fait j'ai froid partout avec mes deux couvertures légères ;
- je suis couvert de boue ;
- j'ai faim ;
- je ne vois aucun espoir d'un jour meilleur.

Général Haig, rapport du 23 décembre 1916 au ministre de la Guerre : Dans une occupation de près de deux ans, l'ennemi n'avait rien épargné pour rendre son système de défense imprenable. Le premier et le second système étaient formés l'un et l'autre de plusieurs lignes de tranchées profondes, avec des abris à l'épreuve des bombardements, et reliés par de nombreux boyaux. Les tranchées de chaque système étaient protégées par des réseaux souvent doubles, larges de quarante mètres, faits de fil de fer barbelé de l'épaisseur d'un doigt. Les nombreux bois et villages situés soit dans ce système de défense, soit entre les deux systèmes, avaient été transformés en véritables forteresses. Les caves profondes de ces villages, les fours à chaux, les carrières nombreuses en ces régions étaient aménagés en abris pour les mitrailleuses et les mortiers de tranchées. Les caves étaient encore approfondies par des abris souvent à deux étages et reliés par des passages à 30 pieds sous terre. Les saillants de la ligne exposée étaient consolidés par des fortins et parfois défendus par des champs de mines. De puissantes redoutes, des emplacements bétonnés pour mitrailleuses étaient disposés en des points d'où les tranchées allemandes, au cas où elles seraient prises, pouvaient être rendues intenable. [...] Enfin, les divers systèmes de défense avec les villages fortifiés et autres points d'appui intercalés avaient été établis de telle sorte qu'ils pouvaient se porter assistance mutuelle et favoriser le développement de feux d'enfilade et de flanc de mitrailleuses et canons. Ils formaient, en un mot, moins une série de lignes successives qu'un ensemble homogène et puissant.

Adolf Hitler : A la fin de septembre 1916, ma division partit pour la bataille de la Somme. C'était pour nous la première des effrayantes batailles de matériel, et l'impression était difficile à décrire – plutôt un enfer qu'une bataille.

Winston Churchill : Le souvenir du bain de sang de la bataille de la Somme me glace jusqu'à la moelle des os.

B. Citations à la Victoria Cross (plus haute distinction militaire britannique) :

George Sanders, 1/7th Leeds Rifles battalion West Yorkshire Regiment (Prince of Wales's Own), à Thiepval le 1^{er} juillet 1916

The London Gazette (8 septembre 1916) : « *Pour sa remarquable bravoure. Ayant atteint la tranchée ennemie, George Sanders se retrouva isolé en compagnie de trente hommes. Leur rappelant que leur devoir était de conserver la position coûte que coûte, il organisa la défense ainsi qu'une équipe de grenadiers. Ils repoussèrent une première contre-attaque, capturant à l'occasion quelques prisonniers, puis deux nouvelles attaques. Son courage, sa détermination et la qualité de son commandement ne faiblirent pas durant les trente-six heures où ils attendirent les renforts. Durant tout ce temps, les hommes furent privés de nourriture et d'eau, celle-ci ayant été réservée aux blessés. Une fois la relève solidement installée, il ramena les dix-neuf survivants à leur tranchée de départ.* ».

William Boulter, 6th battalion The Northamptonshire Regiment, à Longueval le 14 juillet 1916

The London Gazette (24 octobre 1916) : « *Pour sa remarquable bravoure. Alors que sa compagnie et la fraction d'une autre chargées de chasser l'ennemi d'un bois étaient stoppées par une mitrailleuse qui causait de lourdes pertes, le sergent Boulter, bien que gravement blessé à l'épaule, se lança seul sous les tirs ennemis et parvint à grenader le nid de mitrailleuse. Cet acte héroïque, stratégiquement décisif,*

économisa de nombreuses vies et donna un nouvel élan à l'opération de nettoyage en protégeant tout le flanc de l'attaque ».

Albert Gill, 1st Battalion King's Royal Rifle Corps, à Longueval le 27 juillet 1916

The London Gazette (26 octobre 1916) : « Pour sa remarquable bravoure. Lors d'une contre-attaque sur le flanc droit du bataillon, l'ennemi déborda et décima une compagnie de grenadiers. Le sergent Gill rallia les survivants de son peloton, dont aucun n'était grenadier de métier, et réorganisa les défenses. La tâche s'avéra complexe et dangereuse car la tranchée était peu profonde et bouleversée par les bombardements. Peu après, en rampant dans le sous-bois, l'ennemi, sur le point d'encercler le groupe, s'approcha à une vingtaine de mètres d'eux et ouvrit le feu. Malgré le danger, Albert Gill se redressa pour diriger la riposte mais fut aussitôt mortellement touché ; cela permit cependant à ses hommes de localiser l'ennemi et de stopper sa progression. Par son abnégation et son dévouement suprême au devoir, il a rétabli une situation critique ».

David Jones, 12th Battalion King's Liverpool Regiment, à Guillemont le 3 septembre 1916

The London Gazette (26 octobre 1916) : « Pour sa bravoure, son dévouement au devoir et sa capacité remarquable à conduire son peloton. Alors que son peloton tentait de prendre position dans un poste avancé, il essuya des tirs nourris de mitrailleuses. L'officier le commandant et de nombreux hommes furent tués. Le sergent Jones prit le commandement et entraîna les survivants jusqu'à la position qu'ils devaient occuper. Durant deux jours et deux nuits, sans nourriture ni eau, David Jones en assura la défense jusqu'à ce que la relève arrive, repoussant deux contre-attaques et infligeant de lourdes pertes à l'ennemi. L'exemple qu'il donna permit à ses hommes de garder confiance et de conserver la position ».

Lionel Clarke, 2nd Eastern Ontario Regiment Canadian Battalion Canadian Expeditionary Force, à Pozières le 9 septembre 1916

The London Gazette (26 octobre 1916) : « Pour sa remarquable bravoure. Lionel Clarke et sa section de grenadiers furent chargés de nettoyer la tranchée nouvellement conquise au prix de lourdes pertes et de couvrir les hommes qui la fortifiaient. Lorsqu'une vingtaine d'ennemis commandés par deux officiers contre-attaquèrent, il s'élança hardiment vers eux, vidant son revolver et deux fusils trouvés dans la tranchée. Attaqué par un officier qui le blessa de sa baïonnette à la jambe, le caporal suppléant Clarke le tua d'un coup de feu. Alors que les autres s'enfuyaient, il les poursuivit, en abattit quatre et en captura un. On lui recommanda ensuite d'aller se faire soigner au poste de secours et il reprit son poste dès le lendemain ».

John Leak, Australian Infantry – 9^e bataillon, à Pozières le 23 juillet 1916

The London Gazette (9 septembre 1916) : « Pour sa remarquable bravoure. Accompagné d'autres soldats, John Leak s'empara d'une position stratégique. Lors de l'assaut, alors que l'ennemi disposait d'un armement plus puissant, il bondit hors de la tranchée, courut sous un feu nourri vers un nid de mitrailleuse et y lança trois grenades. Il sauta dans le poste et tua les trois derniers servants à la baïonnette. Lorsque les Allemands contre-attaquèrent avec une écrasante supériorité numérique et que sa compagnie dut battre en retraite, il resta toujours le dernier à se retirer en lançant des grenades. Son courage et son ardeur ont à tel point retardé la progression ennemie que, dès l'arrivée des renforts, la position fut immédiatement reprise ».

Claud Castleton, Australian Machine Gun – 5^e compagnie, à Pozières le 28 juillet 1916

The London Gazette (8 septembre 1916) : « Pour sa remarquable bravoure. Au cours d'une attaque, l'infanterie fut repoussée par les tirs intenses des mitrailleuses ennemies. De nombreux blessés se réfugièrent dans les trous d'obus. Malgré les tirs, le sergent Castleton effectua deux sorties dans le no man's land, ramenant à chaque fois un blessé sur son dos. Lors de sa troisième sortie, alors qu'il ramenait un nouveau blessé, il fut lui-même frappé dans le dos et tué sur le coup. Il a donné un magnifique exemple de courage et d'abnégation ».

William Short, Green Howards Yorkshire Regiment (Alexandra, Princess of Wales's Regiment) – 8^e bataillon, à Contalmaison le 6 août 1916

The London Gazette (9 septembre 1916) : « Pour sa remarquable bravoure. En première ligne de l'attaque, grenadant l'ennemi avec ardeur, il fut gravement blessé au pied. On l'exhorta à se diriger vers le poste de secours mais il refusa et continua à lancer ses grenades. Peu après, un éclat d'obus lui

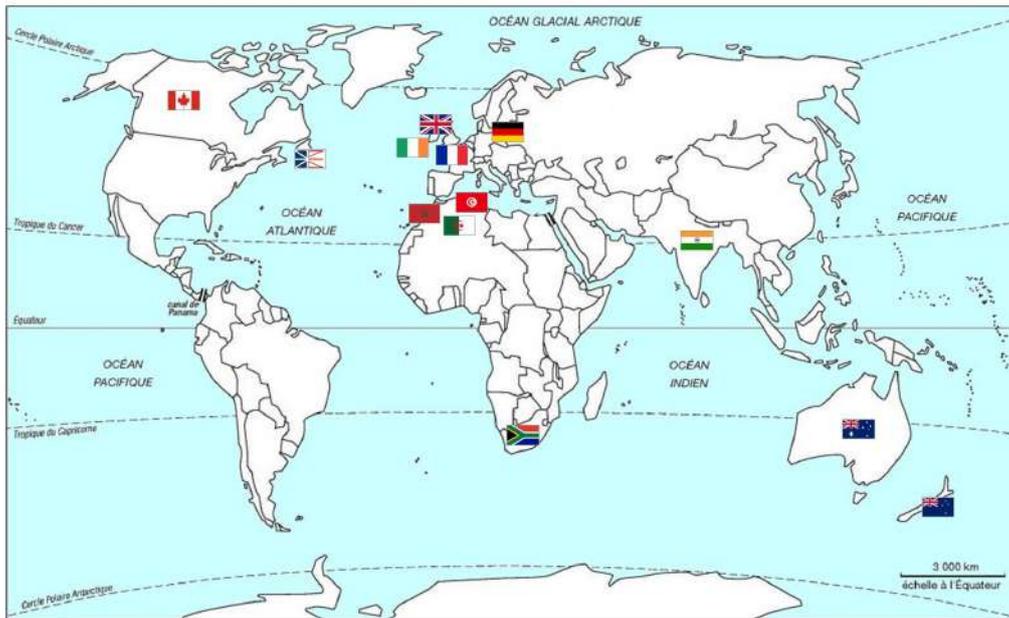
fractura la jambe, l'empêchant de se tenir debout, de sorte qu'il resta allongé dans la tranchée. Afin d'aider ses camarades, il leur prépara les grenades en réglant les détonateurs et en ajustant les goupilles. C'est là qu'il succomba avant d'avoir pu être évacué. Durant les onze mois précédents, il ne cessa de se porter volontaire pour les missions dangereuses, donnant à tous un exemple de courage et de dévouement au devoir ».

John Kerr, Edmonton Regiment – 49^e bataillon, à Courcellette le 16 septembre 1916

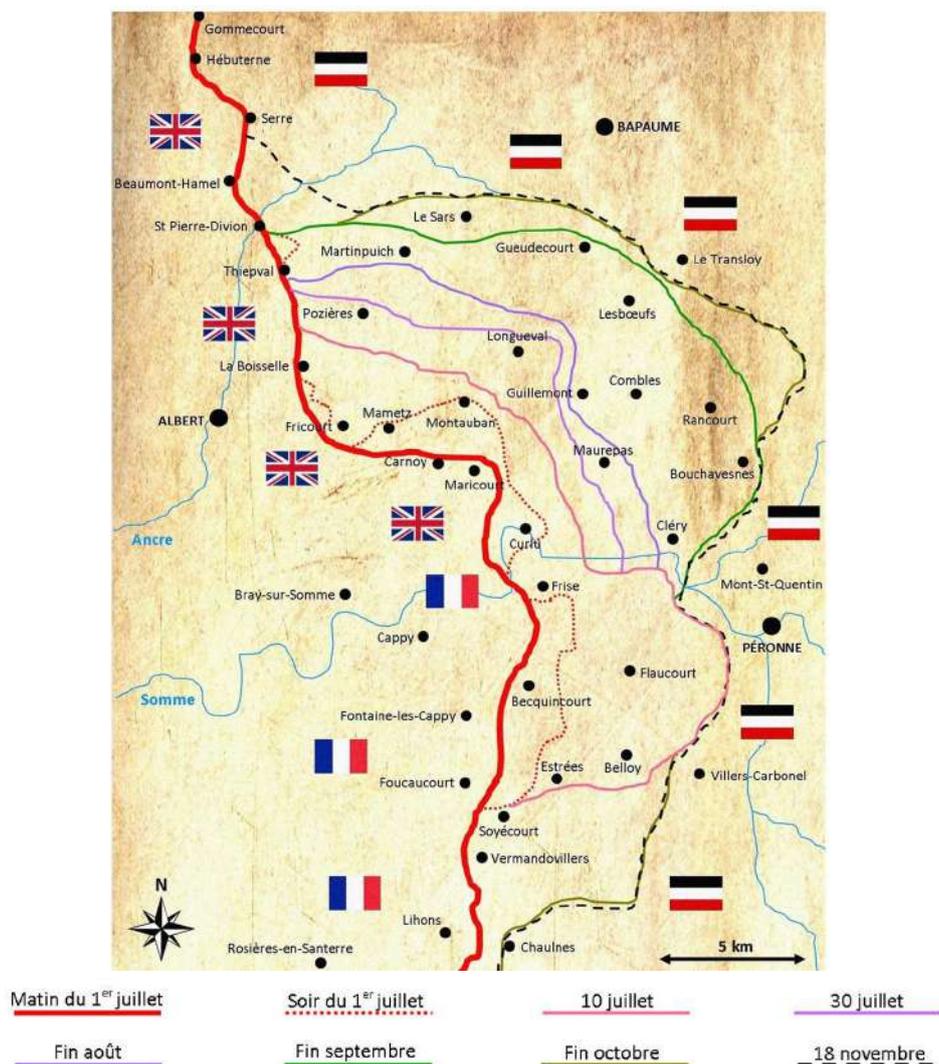
The London Gazette (26 octobre 1916) : « *Pour sa remarquable bravoure. Au cours d'une attaque à la grenade dans une tranchée, le soldat Kerr, armé de son fusil et de sa baïonnette, comprit que les grenades allaient manquer. Malgré de violents tirs, il courut le long du parados jusqu'à entrer en contact avec l'ennemi, ouvrit le feu et lui infligea de lourdes pertes. Se croyant encerclé, l'ennemi capitula : 62 hommes et 250 mètres de tranchées furent ainsi capturés. Bien que l'explosion d'une grenade lui ait arraché un doigt, le soldat Kerr escorta sous un feu nourri les prisonniers avec deux camarades. Ce n'est qu'après avoir regagné son poste qu'il alla faire soigner sa blessure ».*

II. Cartographie

- Une bataille mondiale : les principaux pays engagés sur le front de la Somme



- Un front large de 30 km : évolution du front du 1^{er} juillet au 18 novembre 1916



III. Iconographie



Le Rire rouge, 5 août 1916 : « La marche franco-britannique : la main dans la main et le pied dans les Boches », dessin de L.M. © Gallica-BnF



Fantassins français et britanniques combattant côte à côte. © National Library of Scotland



Soldats sénégalais, Boves, juillet 1916. © Gallica-BnF



Soldats écossais travaillant à la réfection d'une route. © National Library of Scotland



Soldats australiens, reconnaissables à leur chapeau. © Australian War Memorial



Régiment canadien de retour des tranchées. © Bibliothèque & Archives Canada



Artilleurs allemands (album du soldat Herzer). © Historial de la Grande Guerre



Assaut de la *Tyneside Irish Brigade* traversant le no man's land fusil à l'épaule et au pas, La Boisselle, 1^{er} juillet 1916.
© Imperial War Museum



Fantassins anglais partant à l'assaut, photogramme tiré du film « *The battle of the Somme* » de Geoffrey H. Malins et John B. McDowell, vu par 20 millions de spectateurs lors de sa projection en Grande-Bretagne. © Imperial War Museum



Fantassins français sortant de la tranchée lors d'un assaut sur Dompierre, 20 juillet 1916, photogramme tiré du film d'Emile Pierre. © ECPAD (Droits réservés)



Mitrailleurs allemands en action (album du soldat Herzer). © Historial de la Grande Guerre



Le Pays de France, 30 novembre 1916 : « La ligne allemande va être emportée ». La photographie montre la progression de l'infanterie française lors d'un assaut sur Herbécourt. © Historial de la Grande Guerre



Le Pays de France, 30 novembre 1916 : « Nos fantassins utilisent les trous d'obus » lors d'un assaut partant de la tranchée Guillaume, près de Vermandovillers, prise aux Allemands quelques jours auparavant.
© Historial de la Grande Guerre



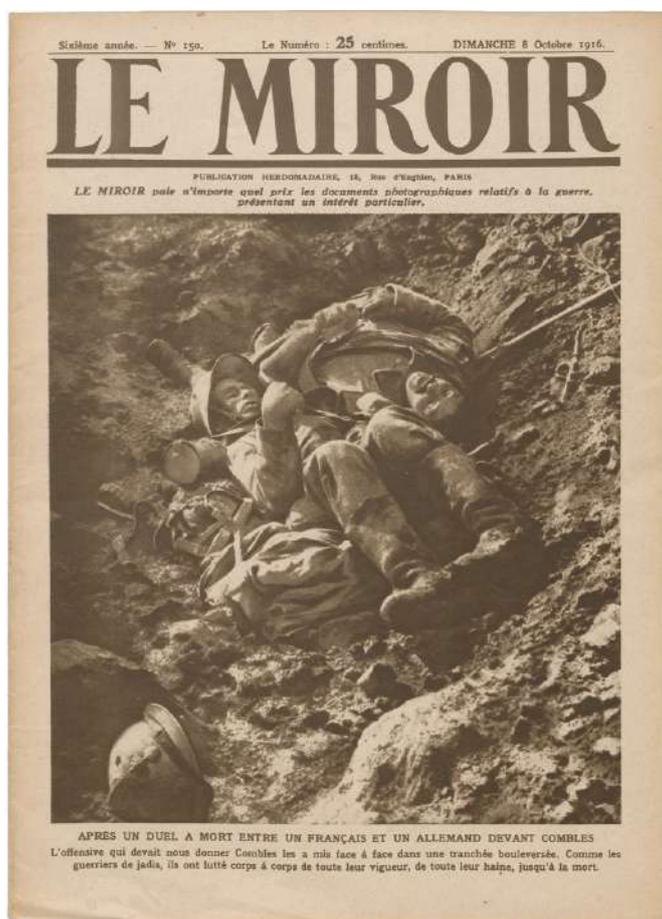
Section de mitrailleurs français se dirigeant vers Hem, 30 juillet 1916. © Archives départementales de la Somme



DELVILLE WOOD IN 1916

Longueval : le bois Delville après les combats du mois de juillet où se distinguèrent les Sud-Africains.

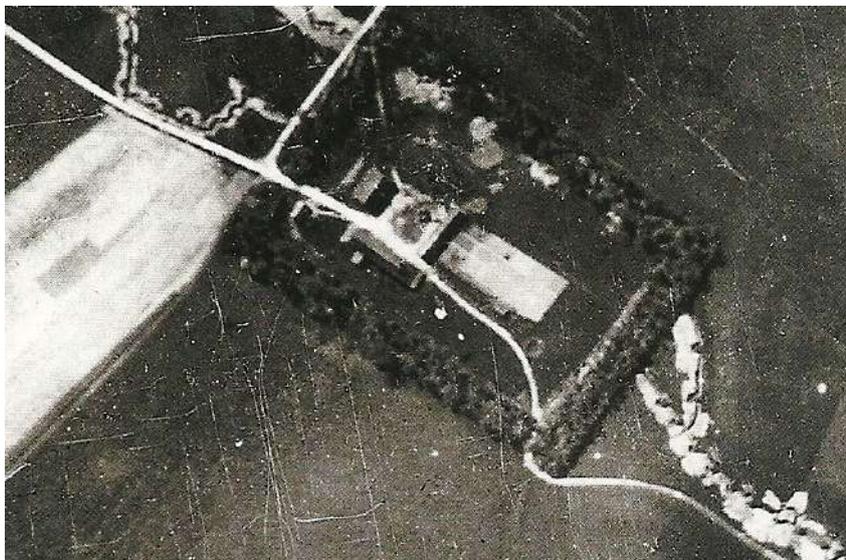
© Historial de la Grande Guerre



APRÈS UN DUEL À MORT ENTRE UN FRANÇAIS ET UN ALLEMAND DEVANT COMBLES
L'offensive qui devait nous donner Comblès les a mis face à face dans une tranchée bouleversée. Comme les guerriers de jadis, ils ont lutté corps à corps de toute leur vigueur, de toute leur haine, jusqu'à la mort.

Le Miroir, 8 octobre 1916 : « Après un duel à mort entre un Français et un Allemand devant Comblès : comme les guerriers de jadis, ils ont lutté corps à corps de toute leur vigueur, de toute leur haine, jusqu'à la mort ».

© Historial de la Grande Guerre



(a)



(b)



(c)

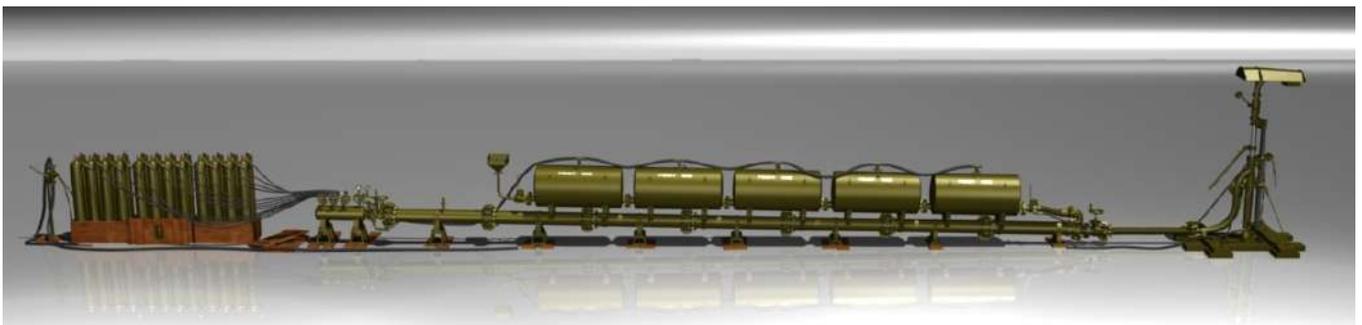
Trois photographies aériennes de la ferme du Mouquet, entre Pozières et Thiepval : avant-guerre (a), le 28 juillet 1916 (b) et le 1^{er} septembre 1916 (c). © Droits réservés



Fantassins britanniques en marche derrière un tank. © National Library of Scotland



Tank progressant sur le champ de bataille. © National Library of New South Wales



Lance-flammes Livens, baptisé le « Dragon de la Somme ». © Conception 3D : Yves Gland



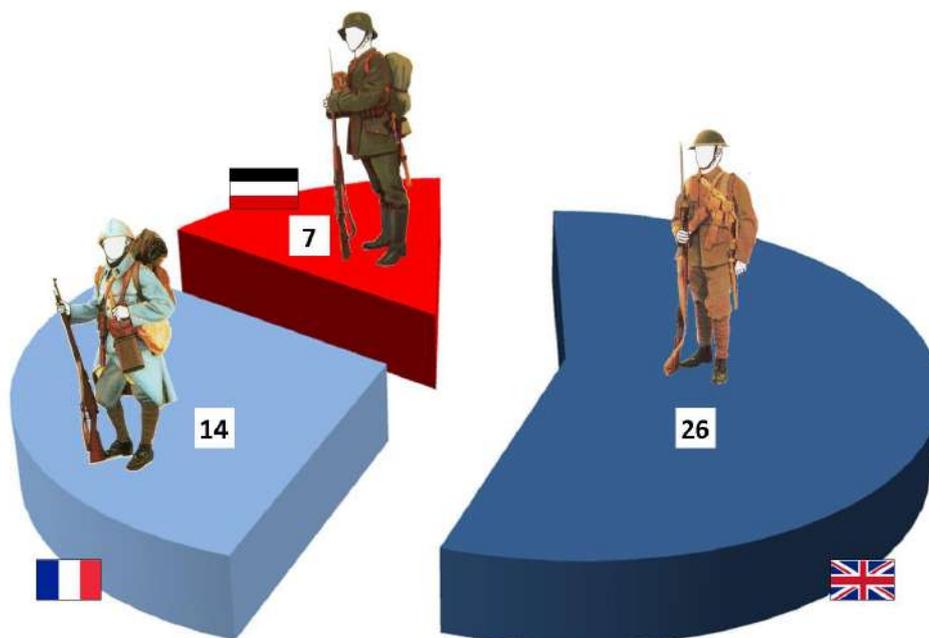
Le Miroir, 26 novembre 1916 : « Troupes du Middlesex revenant des tranchées ». © Historial de la Grande Guerre



Soldats britanniques dans la boue de la Somme. © National Library of Scotland

IV. Documents divers

- Rapport de force sur la Somme le 1^{er} juillet 1916 (nombre de divisions)

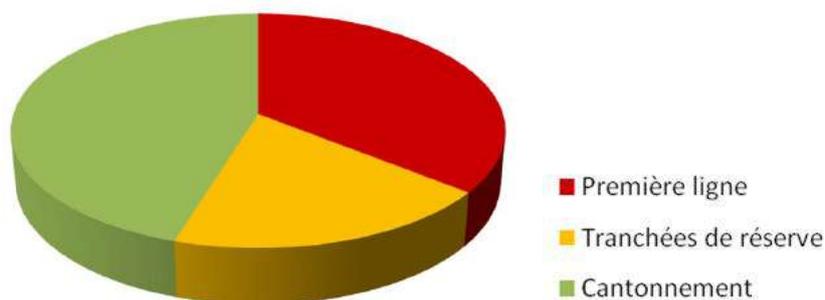


- Météorologie sur le front de la Somme du 1^{er} juillet au 18 novembre 1916
(d'après Alain Denizot, *La bataille de la Somme, juillet-novembre 1916*, éd.Perrin, 2002)

	juin	juillet	août	septembre	octobre	novembre
1		☀	☀	☀	☀	☁
2		☀	☀	☁	☁	☁
3		☁	☀	☁	☁	☁
4		☁	☀	☁	☁	☁
5		☁	☀	☁	☁	☀
6		☁	☀	☁	☀	☁
7		☁	☀	☀	☀	☁
8		☁	☀	☀	☁	☁
9		☀	☀	☁	☀	☀
10		☁	☁	☁	☀	☀
11		☁	☁	☁	☁	☁
12		☀	☁	☀	☁	☁
13		☁	☁	☁	☁	☁
14		☀	☁	☁	☁	☀
15		☀	☁	☁	☁	☀
16		☁	☁	☀	☀	☁
17		☁	☁	☁	☀	☁
18		☁	☁	☁	☁	☁
19		☁	☁	☁	☁	☁
20		☀	☁	☁	☀	☁
21		☀	☁	☁	☀	☁
22		☀	☁	☀	☀	☁
23		☁	☁	☀	☁	☁
24	☁	☁	☁	☀	☁	☁
25	☀	☁	☁	☀	☁	☁
26	☁	☁	☁	☁	☁	☁
27	☁	☁	☁	☁	☁	☁
28	☁	☁	☁	☁	☁	☁
29	☁	☁	☁	☁	☁	☁
30	☁	☀	☁	☁	☁	☁
31		☀	☀	☁	☁	☁

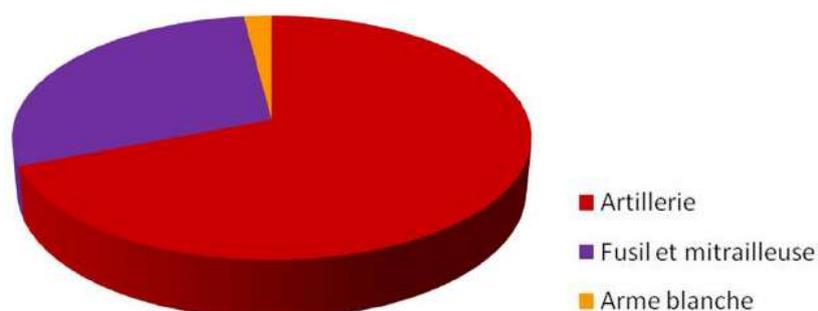
➤ **Positions tenues par le régiment de Maurice Le Poitevin*, le 329^e R.I, présent sur le front de la Somme du 28 juin au 14 août 1916**

(* voir témoignages pages 12 et 14)



➤ **Statistiques sur les causes de blessures sur le front de la Somme (toutes armées confondues)**

(d'après P. Nivet & M. Boutet, *La bataille de la Somme, l'hécatombe oubliée* (éd. Tallandier, 2016))



➤ **Statistiques sur les blessures dans l'*Australian Imperial Force* d'avril 1916 à mars 1919**

(d'après A.G. Butler, *Official History of the Australian Army Medical Services - Volume 2*, Australian War Memorial, Canberra, 1940)

NATURE DE LA BLESSURE	NOMBRE DE VICTIMES	PAR RAPPORT AU NOMBRE TOTAL DE VICTIMES
Balle (fusil ou mitrailleuse)	48 309	33,93%
Eclat d'obus et shrapnel	72 513	50,93%
Grenade	2 714	1,90%
Baïonnette	396	0,28%
Ensevelissement	0	0%
Lance-flamme	0	0%
Gaz	16 822	11,82%
Commotion cérébrale	1 624	1,14%
TOTAL	142 378	